

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

27

TROISIÈME ANNÉE

MARS 1956

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie. Union Française ..	2 500 F	1 300 F
Etranger	3 000 F	1 500 F

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Le numéro : 200 francs

Abonnement d'Honneur : 10.000 francs, donnant droit
à la dédicace des textes par les auteurs.

Abonnements - Correspondances - Envois de textes

« ARCADIE »

162, rue Jeanne-d'Arc, PARIS-13^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10.664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

*Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les textes publiés engagent la seule responsabilité
des Auteurs.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

50 francs pour tout changement d'adresse.

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, postbox 1023. Copenhagen. K.

Vennen. Postbox 809. Copenhagen. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stokholm. I. Suède.

Journal of Sexology. Whiteway Building. Bombay. Inde.

Die Gefährten. Frankfurt-a-M. Arndtstrabe 3.

Boîte postale n° 1. Forest 3. Bruxelles (Belgique)

Mattachine. Post Office Box 1925. Los Angeles 53 (U.S.A.)

One. 232 South Hill Street. Los Angeles. 12. U.S.A.

Der Ring. Bottgerstrabe 14. Hamburg. 13

Renseignements à « Arcadie ».

Copyright « Arcadie 1956 »

Le Directeur A. Baudry - Imp. Nouvelle - Illiers

Dépôt légal 1956 N° 259, - Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

TROISIÈME ANNÉE

MARS 1956

S O M M A I R E

Quand l'heure lente, poème de GEORGES PORTAL ..	4
Psychose, par SIMONE MARIGNY	5
De certaines éducations, par ANDRÉ BAUDRY	13
Sur un air d'accordéon, par ALAIN	16
Le traumatisme de la naissance, par SERGE TALBOT ..	23
Sur quatre notes, par PUDENS	25
L'amour grec dans la religion, par JEAN DE NICE ..	31
Conte de mi-carême, par GUY RAPP	33
Psychiatrie et catholicisme, par J. H. VANDERVELDT et R. P. ODENWALD	36
Le point de vue de la femme, par ALAIN GUEL	40
Deux lettres, deux témoignages, par CLAUDE NERISSE	47
Devant une statue d'Antinoüs, par JEAN DE NICE	51
Vive la servitude, par JACQUELINE B. DES ROSIERS ..	55
L'indifférent, d'ANDRÉ PERRIN	57
Le diable aux trousses, de SUZANNE MESROUZE	58

QUAND L'HEURE LENTE...

Pour « lui ».

*Quand l'heure lente s'alanguit
Au cadran rond de la pendule...
Quand le tic-tac qu'elle module
Devient irritant dans la nuit...*

*Quand je tressaille au moindre bruit
De pas ou bien de véhicule...
Quand je vais comme un somnambule,
De ma fenêtre à mon grand lit...*

*Quand chaque seconde où tu tardes
Me martyrise, me poignarde,
Et que je crois agoniser...*

*Quand toute ma chair te réclame...
Je n'ai plus d'âme sans ton âme,
Et plus de corps, sans ton baiser.*

GEORGES PORTAL.

PSYCHOSE

par

SIMONE MARIGNY

— De pire en pire, remarqua mon père, à mi-voix.

— Allongez-vous un moment, Suzanne. Détendez-vous, cela passera plus vite, suggéra ma mère.

Tante Suzanne adressa à sa belle-sœur un sourire las qui mourut en grimace. Elle passa sur son visage une main impuissante à contenir les secousses nerveuses qui imprimaient à sa tête de grotesques mouvements de dénégation. La seconde main vint au secours de la première, mais ne réussit qu'à caricaturer davantage cette comédie du renoncement que nous jouaient les tics de ma tante. Mes souvenirs les plus lointains me la montraient déjà affligée de cette passagère et plus ou moins fréquente infirmité qui lui valait de là part de mes frères le surnom de Tante Jamais.

Le potage se refroidissait. Agacés par ces manifestations dont le nombre avait émoussé notre pitié, nous en attendions la fin, et les cuillers, nerveuses, tournaient dans les assiettes avec un ensemble parfait. Seul, Jean-Luc, mon plus jeune frère qui préférait le stade aux études, profitait de l'inattention générale pour noyer dans son potage les trois-quarts de son petit pain.

Son aîné, afin de rompre un silence que troublait seul le cliquetis des breloques autour du poignet agité par le chef de ma tante, demanda à mon père ce qu'il pensait d'un nouveau calmant. Bertrand, jeune externe des hôpitaux, était fier de ses connaissances nouvelles et de ses succès; il trouvait remède à tout et ne se consolait pas de l'insolente bonne santé familiale. Mon père, à l'instar de beaucoup de médecins, ne s'inquiétait pas de son entourage et d'ailleurs tante Suzanne, trop pudique pour confier ses ennuis physiques à son frère, consultait un étranger.

Le cliquetis disparut dans le soupir commun qui soulevait les six poitrines attablées. Les cuillers reprirent leur habituel va-et-vient : le visage de ma tante avait retrouvé toute sa sérénité.

— J'ai déjà essayé le médicament dont parle Bertrand, dit-elle, je n'ai constaté aucun changement, pas même la nuit.

— Cela ne vous laisse donc jamais de répit ! s'exclama ma mère.

— Jamais ! fit-elle avec un hochement de tête qui copiait si bien le tic habituel que nous échangeâmes, mes frères et moi, un regard hypocritement angoissé. Je suis réveillée jusqu'à cinq et six fois par nuit.

Mon père jugea qu'il devait faire mine de s'intéresser à ce sort cruel.

— Tu devrais voir un psychanalyste, dit-il.

— Bien sûr, ajouta Bertrand, tu pourrais en parler à Pélissier, d'autant plus qu'il te fera un prix de faveur.

J'étais fiancée à Michel Pélissier et chacun sourit de bonne grâce à cette plaisanterie usée.

— Je vois mal tante Suzanne confier ses pensées intimes à un gamin de vingt-cinq ans, dis-je en oubliant que j'avais le même âge, mais pourquoi ne verrait-elle pas son patron, Durand-Gerbault ?

Ma tante fit la moue.

— Tu ne risques rien d'essayer, dit mon père qui se défendait mal de mépriser une science pourtant intimement mêlée à la sienne.

Tante Suzanne se tourna vers moi.

— Comment appelles-tu ce médecin ?

*
**

A quelques temps de là, je fis moi-même connaissance de Durand-Gerbault, car Michel, son élève préféré, avait tenu à lui présenter sa fiancée. Le patron nous avait invités à dîner au restaurant et je me sentais fière d'avoir su très vite gagner sa sympathie. Nous partagions une passion pour les bergers allemands qui nous donnait à croire que cette communauté de vue s'étendait à tous les problèmes de la vie. Le sujet « chiens » momentanément épuisé, il se fit un silence. Le patron parut réfléchir et répéta machinalement mon nom.

— Mademoiselle Foix... Je soigne une Mlle Foix...

— Oui. C'est la sœur de mon père.

— Curieuse femme...

— Vous trouvez ? demandai-je, surprise. Ma tante n'ofrait à mes yeux rien de bien remarquable : c'était une vieille fille de 48 ans, d'une élégance un peu sèche, ni sotté,

ni brillante, plutôt intelligente dans la mesure où elle évitait d'énoncer des banalités. Nous n'avions, mes frères et moi, aucun reproche à lui faire, car elle n'était, vis-à-vis de nous, ni trop sévère, ni trop tendre, mais aimablement indifférente; nous lui rendions cette indifférence polie avec un supplément de respect plus affecté que sincère.

— Puis-je vous demander pourquoi vous la trouvez curieuse ?

— Je ne pense pas rompre le secret professionnel en vous apprenant qu'elle cache quelque chose, car je n'ai rien découvert, mais il y a dans sa vie une grave préoccupation, c'est évident, une préoccupation d'ordre sentimental.

Je ne pus retenir un sourire et le regrettai aussitôt en lisant sur le visage de Durand-Gerbault une interrogation réprobatrice.

— Excusez ce sourire, Docteur, mais j'ai toujours vécu près de ma tante et, de ce fait, ne l'ai jamais vue avec des yeux neufs. D'autre part, nous ne lui connaissons aucune liaison, aucune aventure. C'est pour nous un être sans personnalité, sans sexe...

— Ce n'est pas mon avis.

— Elle n'est pas dénuée de charme, ajouta Michel.

— C'est vrai, avouai-je, elle est même plutôt jolie, elle a de beaux yeux et, pour une dame d'œuvre, un sourire très spirituel.

— Car elle s'occupe d'œuvres ?

— C'est de famille : ma grand'mère était une sainte; mon père est lui-même imbu de sages principes que mon frère Bertrand s'applique à copier...

— Je ne serais pas très surpris d'apprendre qu'en dépit des apparences, votre tante a laissé, tout comme vous, à son frère, le soin de perpétuer les saints principes familiaux, mais, au contraire de vous, elle s'en cache, peut-être parce qu'elle fait partie d'une génération moins indulgente que la vôtre, peut-être parce qu'elle craint le jugement de ses proches et cela peut la bouleverser...

— Au point de provoquer sur sa personne physique les désagréments que nous connaissons, récita le meilleur élève. Je les regardais avec stupéfaction.

— Alors, ces dénégations...

— Refus d'avouer. Crainte de faiblir. De machinal, le geste est devenu nerveux, irrépressible.

La patron, d'une légère approbation de la tête, nota 20 sur 20.

— Il me vient une idée, me dit-il. Puisque vous allez être

un peu du métier, par alliance ou par contagion, je vous propose de m'aider. Avez-vous des loisirs ?
J'en avais.

*
**

Le lundi suivant, peu avant l'heure où ma tante avait l'habitude de sortir, je m'installai derrière les vitres d'un café-tabac d'où je pouvais apercevoir l'entrée de notre immeuble. Je payai ma consommation et attendis. Il se passa quelques minutes durant lesquelles je m'efforçai de retrouver les savantes techniques que les romans policiers mettent à la disposition de leurs lecteurs. Pour mon ignorance, hélas, je ne lisais de romans policiers qu'à l'occasion de trop rares maladies et je me demandais avec inquiétude s'il me serait possible de trouver assez vite un second taxi, au cas où il prendrait fantaisie à ma tante d'en prendre un. Admettons que j'aie cette chance, me disais-je : ne risquerais-je pas de me faire traiter par le chauffeur goguenard de Sherlock Holmes en herbe ?

Par chance, nous habitons rue Saint-Honoré et, dans ce quartier, il est prouvé que l'on fait à pied le double du chemin que prendrait la voiture dans le même temps. C'est une constatation qu'avait sûrement faite ma tante car, dès sa sortie de l'immeuble, elle prit un virage très court au ras des vitrines voisines et sa première halte fut pour une galerie de tableaux devant laquelle je piétinai plus d'une demi-heure ; la seconde pour une parfumerie d'où elle ressortit avec un paquet de couleur pastel, la troisième pour un salon de thé qu'elle ne quitta qu'après mon départ, car j'avais fini par renoncer au jeu. Un fait important était néanmoins acquis : ma tante pouvait avoir des occupations moins sévères que celles que je lui avais prêtées.

Le mardi, je retrouvai ma patience et mon poste de guet. Je ne pensais pas arriver si vite à la conclusion de mon enquête. Cette fois, tante Suzanne, chargée du petit paquet pastel qu'elle avait acheté la veille, m'entraîna directement vers la porte d'un immeuble de l'avenue Matignon et, trois heures plus tard, lasse d'admirer les tapis de la boutique voisine, je rentrai à la maison pour me plonger dans l'étude du bottin des téléphones. Chez qui ma tante pouvait-elle passer plus de trois heures ? Pas chez un architecte. Ni chez un agent de change. Encore moins dans les bureaux d'une société métallurgique ! Un seul nom faisait l'affaire, celui de Mlle Lise André, artiste peintre. Ce nom ne m'était d'ailleurs pas inconnu, car elle avait signé plusieurs tableaux

que nous possédions, dont un de moi à huit ans et, de quelques séances de pose en compagnie de ma tante, je gardais le souvenir d'une aimable jeune femme à la grâce un peu vieillotte.

Le mercredi, après une halte dans une pâtisserie d'où elle sortit chargée de petits fours, ma tante s'engouffra sous la même porte cochère. Certaine qu'elle ne réapparaîtrait pas sans avoir pris le thé, je n'attendis pas.

Le jeudi, même emploi du temps, consignai-je, mais cette fois sans paquet. Je m'intéressais à nouveau aux tapis voisins quand ma patience fut récompensée : je la vis sortir en compagnie d'une femme que je reconnus d'autant plus facilement qu'elle avait troqué son allure de jeune fille vieillotte contre celle de dame mûre à l'allure jeune. Sans avoir l'entraînement de Jean-Luc, je me vante d'être sportive, mais je poussai un soupir de soulagement lorsque ces dames, après m'avoir entraînée jusqu'à l'esplanade des Invalides via le Louvre et la gare d'Orsay, s'installèrent à la terrasse d'un café des Champs-Élysées.

Par la seconde entrée donnant sur une rue perpendiculaire, je réussis à me glisser derrière elles et m'installai à quelques mètres de leur table sans risquer d'être découverte : ma tante était très myope et son amie ne retrouverait sans doute pas sur mon visage celui de la petite fille de huit ans dont elle avait fait le portrait.

J'apportai à mon personnage de fin limier le « finishing touch » et, devant le jus de fruit des rendez-vous qui se font espérer, notai deux choses essentielles. D'abord, ma tante n'avait pas souffert de ses tics depuis son départ; ensuite, il paraissait évident que les deux femmes avaient en commun, non seulement de petits soucis quotidiens, mais la vie dans toutes ses manifestations. Deux dames se retrouvaient presque chaque jour à l'heure du thé et pourtant ne papotaient pas. De ma place, je ne pouvais les entendre, mais, à la façon dont elles se regardaient ou se souriaient quand l'une adressait à l'autre quelques mots après un long silence, il était facile de déceler la compréhension née de l'entente qui dépassait le cadre d'une simple amitié.

Je ressortis par la porte que j'avais empruntée, contournai la terrasse, abandonnai la panoplie de détective-amateur pour celle de la-jeune-fille-timide-qui-cherche-son-amoureux et aperçus ma tante. Je dus rougir de mon procédé, mais ce visible embarras ne donna que plus de véracité à mon personnage. Néanmoins, tante Suzanne parut gênée, elle aussi, bien qu'elle prît le parti de se moquer de moi.

— Ferais-tu des infidélités à la rive gauche ?

— J'ai rendez-vous avec Michel, dis-je en le cherchant des yeux. Il devrait être là...

Mon regard se posa à nouveau sur mes voisines. Je découvris alors que ma tante n'était pas seule.

— Je m'excuse, bredouillai-je avec un naturel parfait.

— Mlle André a fait ton portrait lorsque tu étais petite fille, Hélène.

— Je me souviens fort bien, dis-je, et je me lançai dans une description enthousiaste des souvenirs que m'avait laissés l'atelier du peintre. Nous bavardâmes un moment toutes deux sans vouloir remarquer les vains efforts de ma tante aux prises avec une tête qui niait et niait encore. La crise fut brève, Dieu merci ! Lise André tourna alors vers elle un visage douloureux.

— Il me semble que cette chose se produit plus souvent depuis quelque temps, ma pauvre chérie. C'est la deuxième fois ce mois-ci...

— Pour vous, ma chère, que je vois si rarement, s'empressa d'ajouter ma tante, mais ma nièce connaît la fréquence de ces accès.

J'abrégeai son martyre en trouvant une vague raison de ne plus attendre Michel et m'en fus téléphoner à Durand-Gerbault, car j'étais impatiente de lui apprendre mes succès.

— Eh bien, soignez-la maintenant ! me dit-il en parodiant La Fontaine.

— Mais c'est vous le docteur...

— Ecoutez-moi bien, mon petit, car mes crises d'humilité sont rares : en dix séances de psychothérapie, votre tante ne m'a rien avoué ; elle n'avouera pas davantage à la onzième. Je pourrais, bien sûr, lui dire que j'ai tout deviné, mais mon absolue ne suffirait pas. En revanche, si elle trouvait en vous, qui êtes de sa famille, une confidente possible, elle serait guérie.

— Vous oubliez, dis-je, la différence d'âge qui nous sépare. Jamais ma tante ne me fera de confidences...

— C'est à vous de commencer. Inventez une histoire. Essayez d'imaginer que vous êtes amoureuse d'une femme... Essayez de comprendre que de pareils sentiments ne sont ni monstrueux, ni exceptionnels...

— Oh, rassurez-vous, fis-je, piquée au vif par sa condescendance. Je peux très bien comprendre et la sœur de Michel fera l'affaire.

— Pauvre Michel ! dit-il en éclatant de rire.

*
**

Au soir de ce même jour, alors que nous étions seules pour quelques minutes, je glissai à ma tante un mot gentil au sujet de son amie et ajoutai que j'aimerais la revoir plus longuement. Elle me répondit qu'il serait difficile d'arranger une rencontre, qu'elles avaient, chacune de leur côté, beaucoup d'occupations, mais je vis bien que je lui avais fait plaisir. Les jours suivants, je ne retrouvai aucune occasion de lui parler en particulier, mais je remarquais que les sourires qu'elle m'adressait étaient supérieurs en qualité à ceux dont elle gratifiait les autres et il me sembla — était-ce une illusion ? — que ses crises nerveuses s'espaçaient.

Enfin, l'occasion que j'attendais se présenta sous la forme de deux places de théâtre. Michel était de garde à Sainte-Anne le soir de la représentation, je proposai à ma tante de m'accompagner. Nous passâmes une excellente soirée et, dans le taxi qui nous ramenait, je lui pris le bras.

— Tante Suzanne, faisons une folie. Allons souper dans un de ces cabarets où l'on rencontre des artistes.

— Deux femmes seules ! s'exclama-t-elle. Cela ne se fait pas, ma petite Hélène !

— Combien paries-tu que nous ne ferons pas exception ?

— Je ne parie rien. Si tu as faim, tu trouveras certainement un reste de viande froide dans le frigidaire.

— Je n'ai pas faim de viande froide, tante Suzanne. J'ai envie de saumon fumé avec des toasts, j'ai envie d'asperges, de glace avec de la crème Chantilly, j'ai envie d'une bonne bouteille de champagne brut...

— Ciel ! s'écria ma tante. Ne me dis pas que tu attends un enfant !

— Oh ! je ne voudrais pas risquer de tuer ton frère...

Partagée entre le rire et sa respectabilité, elle prit le parti de rajeunir, et dit d'un ton subitement rêveur :

— Je n'ai pas mangé de saumon fumé depuis 39. Je me demande pourquoi...

— La cuisine familiale a de ces défaillances, tante Suzanne !

— Nous allons réparer cela et ne m'appelle plus tante Suzanne. A 25 ans c'est ridicule.

*
**

— Crois-tu qu'une seconde bouteille soit vraiment nécessaire ?

— Indispensable !

Les confidences allaient bon train. Ma tante me disait la fidèle et précieuse amitié qui la liait à Lise. Je lui parlais de Françoise, la sœur de Michel...

— Ils se ressemblent tellement, dis-je. Cela fait naître parfois des sentiments bizarres...

Elle leva vers moi un regard interrogateur.

— Il m'arrive de regarder Françoise en essayant de comprendre pourquoi j'ai été attirée par son frère plus que par elle : c'est un autre Michel, plus attachant, plus tendre... Pour être tout à fait sincère...

— L'es-tu ? demanda-t-elle.

Je découvris brusquement que je l'étais et que cette franchise allait m'entraîner trop loin.

— Pour être tout à fait sincère, répétais-je en détachant les mots, je pense qu'un reste de préjugés bourgeois m'a fait inconsciemment choisir la solution la plus facile...

— Pourquoi me dis-tu cela ? me demanda-t-elle après un long silence.

— Je ne sais pas. Je n'avais pas l'intention de te le dire... plus exactement pas de cette manière, mais il me semblait que tu pouvais comprendre.

— Je peux comprendre, dit-elle.

**

— Allo. Je voudrais parler au docteur Durand-Gerbault.

— Le docteur est absent, Madame. Est-ce pour un rendez-vous ?

— Oui.

— Pas avant mercredi en huit, Madame. 14 heures ou 17 heures ?

— 17 heures, dis-je à tout hasard.

— A quel nom ?

— Mlle Foix. Mlle Hélène Foix. Vous direz au docteur que Mlle Suzanne Foix est guérie. Le rendez-vous est pour sa nièce.

SIMONE MARIGNY.

DE CERTAINES ÉDUCTIONS

par

ANDRÉ BAUDRY

J'écoute rarement la radio. Mais, je dois dire que lorsqu'il m'arrive de l'écouter, je m'instruis...

Dans le numéro 23 de cette revue j'ai écrit la navrante histoire d'un gamin, interrogé sur le cinéma et qui lançait aux quatre coins du monde, la surprenante nouvelle : j'aime les bagarres...

J'ai entendu, le dimanche 5 février 1956, sur la chaîne nationale, un spectacle retransmis du Théâtre de la Madeleine, *L'Amour fou*, d'André Roussin.

Je n'oublie pas que c'est aussi l'auteur de cette pièce dont nous avons parlé ici même (numéro d'avril 1955) *Les œufs de l'autruche* et dans laquelle l'auteur nous montre un jeune homme homophile, près d'un père grotesque, d'une mère un peu plus compréhensive, mais combien éplorée.

Je ne discuterai pas les talents de M. Roussin, ce n'est pas mon métier.

Je veux entretenir nos lecteurs de l'étrange situation de cette pièce. Un homme aime une femme, celle-ci est mariée, mère de famille. Cet homme trouve normal de venir voir la fille — à peine majeure — de cette femme pour lui demander de mettre au courant sa mère de l'amour fou qu'il lui porte. Plus tard, la mère, hésitante, déjà consentante, demande conseil à sa fille. Où est son devoir ? Que doit-elle faire ?

Avec une franchise désarmante, la mère explique son cœur à sa fille, et légitime son départ, l'abandon du foyer, la rupture.

Voilà, brièvement, ce qui m'a assez surpris.

Je m'explique.

Le public de la Madeleine s'amuse... follement, selon les rires et les applaudissements.

La Radiodiffusion d'Etat présente ce spectacle un dimanche à 13 h. 30, combien d'oreilles étaient attentives ?

Il s'agit de morale, tout de même...

N'avons-nous pas le droit d'être surpris de cette nouvelle morale, reconnue par l'Etat, puisque donnée sur ses antennes ?

Où veux-je en venir ?

Je ne défends pas la morale. M. Roussin a bien fait d'écrire ce qu'il a écrit, puisque le cas doit être vrai dans certaines familles de ce xx^e siècle inexplicable... qui, en France du moins, par les pouvoirs publics laïcs, prétend s'occuper de morale, d'une morale bien définie en général.

Défense du foyer... de la famille... de la morale...

Imaginons maintenant une pièce de théâtre au sujet homophile.

Une pièce vraie, celle de milliers d'êtres.

Une famille, ...celle de M. Roussin dans *Les œufs de l'autruche* par exemple, un adolescent ou une adolescente qui se découvre homophile, qui le dit à ses parents, ou dont les parents découvrent la nature fortuitement ou par de bons émissaires, défenseurs de la morale...

Un sujet vrai, traité avec franchise et tact, représenté à Paris, diffusé par la radio d'Etat.

Je pose quelques questions.

Ne trouvera-t-on pas beaucoup d'hommes et de femmes qui se scandaliseront au nom de la morale ?

N'écrit-elle pas à la Radio pour lui dire que son rôle est de servir la morale et qu'elle ne saurait diffuser à des jours de large écoute de telles pièces ?

Beaucoup de spectateurs et d'auditeurs, prendront-ils ce spectacle au sérieux ?

La morale... la morale de la majorité ? La morale hypocrite ?

On rit de cette mère de *L'Amour fou* et de ses confidences.

On rirait encore, hélas, des confidences pénibles et douloureuses du jeune héros avouant son homophilie, ou on trouverait cela ignoble, dégoûtant, on l'enverrait au médecin.

Ou bien la morale n'existe pas, et on ne la crée pas pour l'homophilie.

Ou la morale est une immonde supercherie, une hypocrisie, l'hypocrisie en soi et elle le demeure dans tous les cas, y compris celui de l'homophilie, et personne n'a le droit de lui donner soudainement un visage clair et serein pour juger seulement et uniquement l'homophilie.

Nous récusons le droit de juger, de blâmer, de condamner l'homophilie à toute cette espèce d'hommes et de femmes qui ont ri à *L'Amour fou* de M. Roussin, qui continuent à rire de toutes les diverses formes de l'amour dès l'instant qu'il s'agit d'hétérosexualité.

Où la morale est, et si la morale est, elle juge équitablement, sur des hommes, sur des femmes, non sur des formules abstraites.

Arcadie élèvera toujours la voix pour dire ce qui est juste et injuste. Ne soutenant pas ici ce que les bonnes gens nomment l'immoralité, mais défendant la vie d'hommes et de femmes, comme les héros des *Œufs de l'autruche*, ou de *Sud*, nous poursuivrons cette lutte.

Comme le dit si bien Robert Kaners dans une critique du nouveau livre de Julien Green *Le malfaiteur*, les « habitants de Sodome... sont comme les autres, capables de brûler ».

Oui, capables, de brûler, de souffrir, de vivre.

Messieurs les éternels et stupides et incapables humains qui vous donnez le droit de juger toujours et partout les homophiles, vous ne savez pas juger.

Ne vous occupez donc pas de morale, n'ayez donc pas toujours ce mot à la bouche, puisque pour vous, morale est synonyme de vos préférences et de vos goûts personnels... de votre hypocrisie.

Arcadie du moins ne peut pas être accusé de ce vice combien plus infâme que l'homophilie que vous jugez... vice.

ANDRÉ BAUDRY.

SUR UN AIR D'ACCORDÉON...

par

ALAIN

*...la vie passe, la vie passe,
sur un air d'accordéon,
la vie passe et tourne en rond.*

(Chanson.)

Le banc de pierre qui courait tout le long de la jetée, du côté du large, était encore chaud du soleil de la journée, mais la brise, venue avec la nuit, en paraissait plus délicieuse, plus rafraîchissante.

Alex, assis tout près du phare qui se dressait à l'extrémité du môle, tournait le dos à la mer, et regardait les lumières d'Ibiza, étagée sur sa colline, que domine la vieille cathédrale. Tout en bas, le port, bordé de restaurants brillamment éclairés, cernait la rade d'une ceinture de feu. Et, semblable à un monstre parmi les petites barques de pêche ancrées tout autour, la « Ciudad de Mahon » attendait l'heure de reprendre la mer. L'escale permettait aux touristes à destination de Valence de visiter Ibiza et d'y dîner. Cela expliquait la débauche de lumières et l'agitation qui régnaient sur le port, où les « fondas » avaient installé en plein air le plus de tables possible, afin de satisfaire tous leurs clients éventuels, pressés de ne pas manquer le départ.

Quant à lui, il avait tout son temps. S'il avait débarqué deux heures auparavant de la « Ciudad de Mahon », c'était pour demeurer quelques jours à Ibiza. Il comptait y terminer dans le calme ses vacances, dont il venait de passer la première partie à Palma de Mallorca.

Aussi, après avoir retenu une chambre dans la première fonda qui s'était présentée, avait-il entrepris une visite rapide de la ville, et par des chemins escarpés, il avait grimpé jusqu'à la ville haute, enfermée dans ses remparts, qu'il avait franchis par une vieille porte très pittoresque.

De là-haut, il avait découvert un panorama plein de poésie, les maisons blanches, rosies par le soleil couchant, la rade fermée par sa jetée où le phare venait de s'allumer, les îles voisines qui disparaissaient dans la brume, mais que des points lumineux permettaient de situer, et, paraissant tout proche à cause de sa

SUR UN AIR D'ACCORDÉON

taille, le gros bateau blanc qui, périodiquement, apportait, avec un contingent de touristes, l'animation et la distraction au petit port d'ordinaire somnolent.

Comme il aurait préféré ne pas être seul pour pouvoir partager ses impressions. Ah ! si Jérôme avait été là ! Depuis leur rencontre, qui datait de six mois à peine, ces vacances avaient été leur sujet de conversation favori. Jérôme, qui était venu déjà à Ibiza, lui avait décrit les lieux en détail, tant et si bien qu'il lui semblait se retrouver en pays connu. Mais comme il aurait été doux de se laisser conduire par lui, de redécouvrir grâce à lui les mille et une choses dont ils avaient si souvent parlé.

Alex soupira un peu, puis, décidé à ne pas se laisser gagner par la tristesse, il se dit que les regrets ne servaient à rien, qu'une autre fois, peut-être, ils pourraient avoir la chance de faire coïncider leurs dates de vacances, et qu'après tout, la vie est faite de ces désillusions.

Comme la nuit tombait, il était redescendu vers le port. Il devait être l'heure de songer au diner ? Mais non, le patron de la fonda lui expliqua, avec de grands gestes et quelques mots de français, qu'il le priait d'attendre encore un peu, qu'il s'occuperait de lui plus tard, lorsque les clients de passage seraient servis.

Et, décidé à être patient, Alex avait suivi le quai, en direction de la jetée, qui tout à l'heure, lorsque le bateau l'avait doublée, était pleine de curieux, saluant du bras, de la main, mais qui, maintenant, paraissait tout à fait déserte.

En fait, à part un couple assis tout à l'entrée de la jetée, il n'avait rencontré âme qui vive jusqu'au phare, où maintenant il laissait la fraîcheur du soir le délasser de la forte chaleur de l'après-midi, passée tout entière en plein soleil, sur le pont du bateau.

Merveilleuse traversée, d'ailleurs. Pendant plus de six heures, le bateau avait paru glisser sur une mer d'huile. Quelques passagers avaient pu se procurer des chaises longues et, installés dans les coursives, s'abritaient de l'ardeur du soleil. Mais les autres s'étaient logés où ils avaient pu, touristes ou gens du pays agglomérés en petits groupes distincts, les uns accoudés à la rambarde, d'autres assis ou couchés à même le pont.

Alex, adossé à ses bagages, avait essayé un moment de se plonger dans une revue apportée de Paris, mais il n'avait pas pu s'y tenir longtemps. Au diable les lectures sérieuses, quand tant de jolis visages s'offraient à sa vue, à sa méditation et à ses rêves.

Sa préférence allait à un groupe de jeunes soldats vêtus de toile kaki, presque tous bruns et râblés comme de vrais méditerranéens, et dont le pompon rouge, ornant la pointe du calot, s'agitait de ci, de là, au gré de leurs jeux juvéniles.

Puis son attention s'était détournée d'eux, car trois nouveaux venus s'étaient installés tout près de lui, afin d'échapper au soleil qui tournait. Il y avait la mère, une femme déjà mûre, corpulente, mais dont les traits demeurés fins se retrouvaient, rajeunis, chez

sa fille, et un grand garçon aux boucles brunes, dont le teint hâlé faisait ressortir la transparence des yeux clairs, d'un vert étonnant.

Ils étaient vêtus assez pauvrement, et Alex songea qu'il s'agissait d'habitants d'Ibiza, regagnant leur île après un séjour à Majorque.

Le garçon était-il le frère de la jeune fille ? Alex se le demanda, et à la pensée qu'il pouvait être son fiancé, il ressentit comme un vague regret. Quel âge avait-il ? Peut-être vingt ans, peut-être plus ? Il avait encore un sourire enfantin, mais son corps bien musclé, quoique mince, prouvait qu'il n'était plus un enfant. Il portait une chemisette blanche, un pantalon gris, d'un tissu mou et fatigué, et des espadrilles de corde, noires et blanches, très répandues dans la région.

Alex l'observait depuis un moment lorsque l'autre, sentant sans doute le poids du regard, leva les yeux et, cessant de sourire, le fixa droit dans les yeux, l'air un peu insolent. Alex, honteux, avait tourné la tête, mais l'autre, indulgent sans doute envers un « touriste », avait repris la conversation animée et bruyante, coupée de rires un peu rauques, qu'il tenait avec les deux femmes.

Pour paraître moins indiscret, Alex avait pris ses lunettes de soleil, qui, pensait-il, lui permettraient de voir sans être vu. Mais le garçon n'avait pas dû ignorer la ruse, car fréquemment il lui avait lancé des regards, un peu plus amènes, d'ailleurs, que le premier.

Pendant des heures, Alex avait envisagé tous les moyens de faire connaissance, mais sa timidité l'avait empêché de se décider pour aucun. Un moment, il avait frêmi d'espoir. Un petit vendeur, portant un panier de « gaseosas » passait sur le pont. Il allait en acheter plusieurs bouteilles et en offrir à ses voisins.

Hélas, devant son geste, le garçon avait appelé le vendeur, et acheté lui-même de quoi apaiser sa soif. Furieux, Alex avait renoncé à boire lui-même de cette affreuse limonade et était allé s'accouder au bastingage, espérant que le garçon comprendrait l'invite.

Mais non, il était resté, assis à côté de ses compagnes, sans plus paraître se soucier de l'étranger.

D'ailleurs, bientôt, un remue-ménage s'était fait sur le pont, car au loin commençaient à apparaître des îles, parmi lesquelles Ibiza.

Puis les contours de celle-ci s'étaient précisés, on avait peu à peu distingué le phare qui s'élevait à l'entrée de la rade, et finalement, ça avait été la ruée vers la passerelle, à qui mettrait le premier pied à terre. Dans la bousculade, Alex avait perdu de vue ses compagnons de voyage, et maintenant, il était là, à rêvasser mollement à son après-midi, tandis que lui arrivaient assourdies les rumeurs du port. Aux bruits de toutes sortes se mêlaient des bribes de musique, échappées des restaurants, et où dominaient les rythmes sud-américains. Puis tout à coup s'éleva,

SUR UN AIR D'ACCORDÉON

portée peut-être par une brise plus forte, ou venant d'un point plus rapproché, la voix de Lys Gauthy :

*Sur un air d'accordéon,
La vie passe, la vie passe,
Sur un air d'accordéon,
La vie passe et tourne en rond.* ...

Alex sourit malgré lui, ému de retrouver, si loin de Paris, une rengaine qu'il avait fredonnée souvent. La vie tourne en rond, en effet, puisque cet air semblait venir lui tenir compagnie, par delà le temps et l'espace, comme un ami d'autrefois que le hasard vous fait rencontrer, après des années, à l'autre bout du monde.

Pourtant, la vie n'est pas toujours semblable à un manège de chevaux de bois, qui vous ramène toujours à votre point de départ. Combien de paysages entrevus, qu'on ne reverra plus, d'instants vécus qu'on ne revivra plus, de visages désirés, disparus à jamais...

Par exemple, le garçon du bateau...

Le garçon du bateau...

Un bruit de pas légers mais rapides fit sortir Alex de sa rêverie. Il allait se lever lorsqu'une ombre apparut au haut de l'escalier qui, un peu plus loin, descendait vers le quai situé en contrebas. L'ombre parut hésiter en le voyant, puis, délibérément, vint s'accouder, à quelques pas de lui, au dossier du banc de pierre, vers le large.

Le cœur d'Alex avait bondi dans sa poitrine. C'était lui, à n'en pas douter, le garçon du bateau; malgré l'obscurité assez épaisse, il reconnaissait sa silhouette mince, son vieux pantalon gris et ses espadrilles. Mais il n'avait plus sa chemise blanche. Un maillot qui laissait nues ses épaules l'avait remplacée.

Alex se serait sans doute demandé encore longtemps comment il engagerait conversation, quand l'autre, qui lui avait jeté plusieurs regards à la dérobée, sembla soudain le reconnaître, et s'avança vers lui :

— Buenas noches, señor, vous Francès ?

— Si. Vous parlez français ?

Quiconque a séjourné quelque peu dans un pays dont il ne parlait pas couramment la langue, connaît ces conversations, où chacun s'efforce de deviner la pensée de son compagnon, et de lui faire deviner la sienne, à l'aide de quelques mots et de mimiques expressives.

Alex apprit ainsi rapidement que le garçon s'appelait Paco, qu'il avait vingt-deux ans, et qu'il était pêcheur de son état. De plus, tout au long de l'été, il assurait, avec sa barque, le transport des touristes, entre le port d'Ibiza et la plage qui en est un peu éloignée.

Justement, sa barque était là, tout près, amarrée au quai inférieur, et il offrait à Alex de venir faire une « promenade » avec lui.

Après une courte hésitation, due non point à la crainte d'un danger quelconque, bien improbable de la part de ce garçon, mais aux appels discrets que commençait à lui lancer son estomac, Alex dit simplement : « Vamos » en se levant, et suivant le garçon, il se trouva bientôt assis en face de lui dans la barque.

D'un coup de pied, Paco écarta la barque du môle, et prenant les rames, commença à battre les flots d'un geste large et cadencé. La barque glissait sans bruit, et sortant de la rade, se dirigea bientôt vers une falaise qui se détachait au loin sous la lune. Peu à peu, et à mesure que disparaissaient les lumières du port, Alex distinguait mieux la petite anse dont ils s'approchaient.

Un moment encore, et sautant à terre, les deux garçons se trouvèrent sur une petite plage de sable fin, face au large. Le port avait complètement disparu, caché par un pan de rochers qui l'abritait à l'ouest.

Alors seulement, Alex se demanda ce qu'il attendait du garçon, et s'il pouvait espérer quelque chose. Rien dans l'attitude de Paco ne laissait supposer qu'il avait une arrière-pensée. Ayant enlevé ses espadrilles et retroussé son pantalon, il était entré dans l'eau pour tirer la barque sur la plage, et maintenant, assis par terre, il jouait à laisser couler du sable entre ses doigts entr'ouverts. Image éternelle de la vie, pensa Alex, que le clair de lune rendait romantique. Mais il n'eut pas le loisir d'approfondir sa réflexion, car Paco, d'un bond, s'était relevé, et d'un geste, lui proposa de se baigner.

Alex accepta d'emblée, pensant à ces bains de minuit dont il avait si souvent entendu parler, mais qu'il n'avait jamais pratiqués. D'ailleurs, il ne savait pas nager, et s'en consolait en disant que seuls ceux qui savent nager se noient.

Pudiquement, tous deux se déshabillèrent en se tournant le dos, et Alex n'osa se retourner que lorsque Paco fut dans l'eau; bientôt assez loin du rivage pour être à peine visible dans le reflet argenté de la lune.

Quant à lui, il resta prudemment sur le bord, jusqu'à ce que l'autre, étonné de ne pas le voir arriver, retourne vers lui et lui fasse signe de venir. Alex fit « non » de la main, puis quand Paco fut assez proche pour qu'il l'entende, dit : « No, no, no se, je ne sais pas. »

Souriant, Paco revint vers lui, sa chair brune ruisselant de perles scintillantes, ses cheveux bouclés encadrant son visage de courtes mèches diaprées. Sans un mot, il fit comprendre à Alex qu'il allait lui apprendre. Alex, qui se souvenait des vaines leçons de Jérôme, protesta inutilement. D'une main ferme, Paco voulut l'obliger à s'étendre sur son bras tendu. Mais à quoi bon s'entêter ? Alex n'arriverait jamais à synchroniser le mouvement des bras et celui des jambes, et la tentative se terminait invariablement par des cris, des rires, tandis qu'Alex, se cramponnant désespérément à son professeur bienveillant, entraînait celui-ci dans l'eau où tous deux se retrouvaient, se débattant comme deux diables.

SUR UN AIR D'ACCORDÉON

Cette fois encore, la chute se produisit. Alex s'était raccroché d'un bras à la taille de Paco, avant de piquer du nez dans l'eau où ce dernier se laissa aller aussi, par jeu, tandis que de son bras libre, il aidait Alex à reprendre pied.

Mais une fois rétablis sur leurs jambes, les deux garçons ne desserrèrent pas leur étreinte. Face à face, les yeux dans les yeux, ils s'observèrent un moment jusqu'à ce qu'Alex, enhardi soudain, se risquât à effleurer d'un rapide baiser la joue de son compagnon. Alors celui-ci, saisissant brusquement Alex par la main, lui dit seulement : « venga, venga — viens » et l'entraîna vers les rochers où ils disparurent dans l'ombre.



Le soleil avait depuis longtemps pénétré dans la chambre par les fentes des rideaux, lorsqu'Alex se décida à entr'ouvrir l'œil pour regarder l'heure. Dix heures ! Bon sang, que dirait encore le patron qui déjà, la veille au soir, avait trouvé que son pensionnaire, après avoir paru pressé de diner, était finalement rentré bien tard. A vrai dire, il n'avait pas été exigeant sur le menu, tout occupé à se remémorer la charmante aventure qu'il venait de vivre.

Décidément, ce Paco était un garçon délicieux. Avant de le quitter à l'extrémité du môle où celui-ci l'avait déposé pour ne pas être vu en sa compagnie, il lui avait promis qu'il emprunterait sa barque pour aller à la plage le lendemain. Ainsi pourraient-ils faire connaissance publiquement, et justifier de leurs relations au vu et au su de tout le monde.

En chantonnant, Alex se leva et fit sa toilette rapidement. Soudain, il s'aperçut qu'il chantait la chanson de Lys Gauthy, et se mit à rire, à l'idée que cette chanson lui avait porté bonheur.

Son déjeuner fut vite avalé, et saisissant son appareil photographique, Alex se précipita dehors.

Il faisait déjà chaud. Le soleil éclairait en plein les maisons basses du quartier de la Marina, et les rendait éclatantes de blancheur. Pour un peu, et n'eût été la cathédrale grise qui dominait la ville, Alex se fût cru transporté dans un petit port d'Afrique du Nord ou d'Orient.

D'un pas léger, malgré la chaleur, il se dirigea vers l'endroit que lui avait indiqué Paco. La barque était là, et trois personnes y étaient déjà installées. On aurait dit que Paco n'attendait plus qu'Alex pour partir. Cependant, lorsqu'il le vit, rien dans son attitude ne manifesta qu'ils se connaissaient déjà; mais, lui tendant la main pour l'aider à prendre pied dans la barque, il s'arrangea pour qu'un de ses doigts replié vienne gratter l'intérieur de la main d'Alex, qui eut du mal à réprimer un sourire.

Bientôt Alex reconnut les parages de sa promenade nocturne. Au loin, il distingua, à l'abri de ses rochers, la petite anse qui les avait accueillis. Levant les yeux, il vit que Paco l'observait,

et lui faisait un clin d'œil imperceptible, tandis que la barque, obliquant vers le large, doublait un petit promontoire rocheux au-delà duquel s'étendait une belle plage de sable.

Alex descendit le dernier et, tandis qu'il réglait le prix du passage, Paco lui demanda, avec le plus grand naturel : « Señor, vous français ? — Si si, vous parlez français ? ».

*
**

Alex revint au port vers deux heures, pour déjeuner. Paco, avec lequel il avait bavardé dans l'intervalle de ses allers et retours, et qu'il avait photographié plusieurs fois, était libre un moment jusqu'au repas. Il l'invita à s'asseoir avec lui à la terrasse d'un café. Le soleil était au plus haut de sa course, et la chaleur devenait accablante. Cependant, la toile tendue au-dessus de la terrasse maintenait un peu d'ombre et de fraîcheur.

Tout en buvant par petites gorgées son citron pressé, Alex admirait le fin profil de son compagnon qui, tourné vers le port, fumait nonchalamment sa cigarette. Mais soudain, Paco, se tournant vers lui, et désignant l'appareil photographique, lui fit comprendre qu'il voulait être photographié avec lui, « juntos »... tous les deux ensemble. Le garçon, appelé, accepta de tirer la photo, après que Paco, ayant rapproché sa chaise de celle d'Alex, eût passé son bras sur l'épaule de son nouvel ami.

Puis, tandis qu'Alex remettait l'appareil dans son étui, Paco, sortant un vieux portefeuille usagé de sa poche revolver, en tira quelques photographies qu'il montra à Alex. Tout d'abord la famille : madre y hermana, sa mère et sa sœur, les deux femmes qu'il avait vues avec lui la veille sur le bateau, padre, muerto, son père, mort, ...et puis les amis, amigos... beaucoup d'amis qui semblaient, les uns, des garçons du pays, les autres, probablement des touristes comme lui-même.

Regardant ceux-ci sans trop d'intérêt, Alex eut soudain un haut-le-corps. Qui voyait-il, là, sur une petite photo 6x8, à côté de Paco, assis à la terrasse du même café où ils se trouvaient en ce moment... Jérôme, son ami Jérôme, les épaules entourées par le bras de Paco, dans la même position ou presque où ils venaient de se faire photographier.

Alors, dissimulant avec peine un accès de gaieté intérieure comme lui en causaient toujours les imprévus de la vie, il rendit d'un air dégagé le paquet de photos à Paco, tandis que revenait à sa mémoire, obstiné et moqueur, le refrain de la chanson :

*Sur un air d'accordéon,
La vie passe et tourne en rond.*

ALAIN.

LE TRAUMATISME DE LA NAISSANCE

d'OTTO RANK

*J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que des soleils marins teignaient de mille feux.*

BAUDELAIRE.

Otto Rank (1884-1939) se sépara de Freud dont il avait été un des premiers disciples. Mais il lui dédia son principal ouvrage : *Le Traumatisme de la naissance*, et il évita de choisir un nom particulier pour ses idées. Celles-ci qu'on désigne parfois sous le nom de « rankisme », ont pénétré dans bien des milieux psychanalytiques.

La déviation théorique de Rank vis-à-vis de Freud concerne la source dernière de l'inconscient psychique. Selon lui cette source est située dans la région du psycho-physique et peut être définie dans des termes biologiques : c'est le traumatisme de la naissance, phénomène en apparence purement corporel, et qui est cependant une source d'effets psychiques d'une importance incalculable. Rank voit dans ce traumatisme « le dernier substratum concevable de la vie psychique, le noyau même de l'inconscient ».

Au moment de la naissance, l'enfant abandonne « l'état agréable qu'il avait dans le sein de sa mère » pour commencer un nouveau genre de vie qui, sous bien des rapports, sera pénible. Dans la psyché de l'enfant, ce changement laisse un trauma, que certaines personnes n'arrivent pas à vaincre.

La seule possibilité réelle d'une reconstitution approchée de la situation primitive et voluptueuse dans l'utérus maternel est celle qu'offre l'union sexuelle, le retour partiel, purement corporel dans l'utérus féminin. Mais certains individus subissant avec plus d'intensité l'action du traumatisme de naissance, ne sont capables d'établir que d'une manière plus ou moins insatisfaisante des rapports somatiques partiels entre eux et l'objet. Leur inconscient les pousse à reproduire le retour complet à la faveur d'une identification totale avec l'objet sexuel, semblable à celle qui existe entre la mère et l'enfant (masturbation, homosexualité).

En général les religions mettent Dieu le père à la place de la Mère primitive, source d'angoisse, et lui confient le soin de créer l'organisation sociale et d'en assurer la persistance. Tout retour au culte de la mère est considéré comme anti-social, et suivi d'une réaction puritaine. C'est ce qui se produisit dans l'histoire religieuse des juifs. Les Schabbatiens avaient accordé une dignité divine à la femme et voyaient dans les formes prohibées de la vie sexuelle, surtout dans ses formes incestueuses, un véri-

table service divin. La réaction immédiate du schassidisme aboutit non à l'élimination ascétique de la femme, mais au renforcement du lien (socialement actif) homosexuel. Le *Deutéronome* (13. 7) d'ailleurs parle de « l'ami qui est pour toi comme ton âme », aussitôt après avoir parlé de la « femme bien-aimée ».

Selon Rank, l'homosexualité se rattache à la situation infantile primitive et à cette sorte de malédiction qui pèse sur l'organe de l'enfantement.

Voici comment il expose sa thèse : « Il est évident que chez l'homme, l'homosexualité repose sur l'aversion pour l'appareil génital de la femme, à cause de ses rapports intimes avec le choc de la naissance. L'homosexuel ne voit dans la femme que l'instrument de la maternité, il l'identifie tout entière avec son appareil génital, qu'il est incapable de concevoir comme une source de plaisir possible. Nos analyses nous ont d'ailleurs montré que les homosexuels des deux sexes ne jouent à mari et femme que dans leur conscience; mais dans leur inconscient l'un d'eux (et ceci est particulièrement patent dans l'homosexualité féminine) joue le rôle de la mère, l'autre celui de l'enfant. Il s'agit donc en fait d'un rapport amoureux d'un genre particulier (le troisième sexe) qui constitue le prolongement direct de la situation primitive, qui est celle d'un rapport asexuel (entre la mère et le fœtus), mais libidineux. Il convient d'insister sur le fait que l'homosexualité qui, en tant que perversion, semble ne tenir compte que des différences sexuelles, repose en réalité et totalement sur la bisexualité de l'état embryonnaire dont le souvenir subsiste dans l'inconscient. »

Rank remarque qu'il y a là la preuve de l'inconsistance de la thèse d'Adler, qui voudrait expliquer l'homosexualité par ce qu'il appelle la « protestation masculine ».

Du point de vue théorique Otto Rank a été le premier à étudier l'influence de la vie prénatale sur l'évolution de la vie psychique individuelle et collective. Du point de vue thérapeutique pratique il a apporté une autre innovation : il considère la volonté de guérir (*gesundheitswille*) comme étant un facteur très important de psychothérapie.

Il appartient de dire aux psychiatres quelle est la valeur de la « thérapeutique de la volonté ». Ce que je voudrais souligner ici c'est la reconnaissance par Rank du caractère social du lien homosexuel. André Gide, dans *Corydon* avait déjà noté que « les périodes d'exaltation martiales sont essentiellement des périodes uraniennes », et il ajoutait : « Répréhensibles ou non ces mœurs sont si loin d'être amollissantes, sont si près d'être militaires, que je vous avoue que j'ai tremblé pour nous, lors de ces retentissants procès d'Outre-Rhin, que n'a pu parvenir à étouffer la vigilance de l'empereur... Certains, en France, ont eu la naïveté de voir là des indices de décadence, tandis que je pensais tout bas : défions-nous d'un peuple dont la débauche même est guerrière et qui réserve la femme au soin de lui donner de beaux enfants. »

SERGE TALBOT.

SUR QUATRE NOTES

On a souvent déterminé dans l'évolution psychologique et morale de l'homosexuel quatre périodes. Les esprits chagrins parleront des quatre temps du douloureux calvaire de l'homosexuel.

La première étape est celle que l'on pourrait appeler le temps de la découverte. L'adolescent s'éveille à la vie des sens, mais il se rend vite compte qu'« il n'est pas comme les autres ». On a très peu dit encore la dramatique révélation de l'adolescent qui s'aperçoit avec une déchirante lucidité qu'il est anormal. On a très peu dit encore l'angoisse du jeune garçon — renforcée d'autant plus par la tendance de l'âge à dramatiser les choses — qui découvre peu à peu son vrai visage : il n'aime pas les filles, et, en même temps, il se sent attiré par les garçons; et, peu à peu, s'impose à lui sa vérité, sa terrible et inaliénable vérité : il est homosexuel. On a très peu dit encore l'horreur panique de l'adolescent qui se regarde dans une glace : « je suis fait comme tout le monde; mon visage, mes bras, mes jambes sont normaux; et pourtant, je suis homosexuel, je suis anormal. » Sorti à peine de l'enfance, le voici débouchant sans transition sur la plus dramatique des réalités. Il s'enfermera dans son mal, qu'il va creuser. Il contempera sa plaie, qu'il va aviver. S'il ouvre un journal, la relation de faits divers particuliers le plongera dans l'angoisse : « cet homosexuel qui a organisé chez lui des réceptions spéciales, il est comme moi; cet inverti que l'on découvre au petit matin assassiné par un ami de rencontre, il est comme moi... » Comprendra-t-on jamais tout le désespoir que place l'adolescent dans ces quelques mots : « Comme moi, comme moi... », cette obsession qu'il arrive, dans une terreur encore enfantine, à se créer ? Si l'on pouvait voir ses yeux d'enfant traqué, si l'on pouvait peser son cœur trop lourd d'un trop pesant secret, si l'on pouvait le surprendre, au milieu de sa nuit, éveillé, fixant face à face le monstre qui l'habite...

Commence alors le temps du refus. Avec toute l'ardeur de son âge, le voici qui engage la lutte contre son penchant, jetant toutes ses jeunes forces dans ce combat non douteux. On peut vraiment parler de l'« héroïsme » de certains adolescents homosexuels qui s'appliquent à faire pendant quelque temps tout le contraire de ce que leur nature appelle en eux; le jeune garçon se sent attiré vers ses camarades de lycée : il s'efforcera au contraire de fréquenter les jeunes filles, d'être vu avec elles surtout. Il poussera le jeu du flirt jusqu'aux limites qui lui sont permises, sollicitera ses sentiments et essaiera en toute sincérité de tomber amoureux de ses compagnes. Il ira voir des prostituées et, là encore s'appliquera aux jeux de l'amour, uniquement par devoir, contraint et forcé, pour pouvoir dire à ses camarades : « j'ai été avec une telle ». Il fera des économies sur son argent de poche pour aller consulter des docteurs, et il ira cacher dans un coin de sa chambre, le cœur battant d'espoir, les hormones et drogues qu'on lui aura sérieusement conseillées. Je me souviens d'un jeune garçon qui dépensait des trésors d'ingéniosité pour avaler ses médicaments avant les repas sans que ses parents s'en aperçussent. Il se maintiendra en même temps dans la plus scrupuleuse rigueur morale, justement parce qu'il sent en lui les confusions les plus désordonnées; il refusera par exemple les complaisances solitaires habituelles à ses camarades normaux; il se confectionnera un idéal touchant d'ordre, de pureté, de droiture : ses auteurs préférés s'appelleront Psichari, Péguy, Daniel-Rops. S'il s'intéresse déjà à la politique, ce sont les idées des nationalistes qui le séduiront : il se fera volontiers fasciste, le cas échéant, parce que cette intransigeance, cette dureté, cette fermeté sans appel des thèmes d'extrême-droite s'harmoniseront avec les directions de son entreprise morale réactionnaire. Il aimera le sport parce qu'il a le don de briser en son corps d'autres ardeurs et parce qu'il élève l'âme. Il se voudra croyant et on le verra souvent hanter les églises désertes, prendre de l'eau bénite, s'agenouiller : « Mon Dieu, faites que je devienne normal... ».

Un jour arrive, et tout cet extraordinaire édifice, amoureux élevé pierre à pierre, cimenté d'espoir et de refus, s'écroule comme un château de cartes : soit que les ardeurs du jeune garçon, trop longtemps contenues, aient forcé le barrage, soit qu'il connaisse l'éblouissante révélation d'un amour homosexuel, soit qu'il se rende compte en toute

objectivité que son temps du refus n'est pas viable. Une troisième période commence alors pour lui : le temps du consentement. Il dit « oui » à sa nature, il compose avec elle; il entre dans le système, il pénètre dans le monde homosexuel, ou plutôt les mondes homosexuels.

L'univers de l'équivoque : le monde frelaté, sophistiqué de ces pitoyables pantins, ni hommes, ni femmes, ni bêtes, mais les trois à la fois.

L'univers de la débauche : ces amants que l'on échange, ces vices que l'on entretient amoureusement, ces réunions clandestines où se débrident toutes les passions et où s'exhalent tous les poisons.

L'univers de la violence, de la peur : les visages les plus engageants, les plus complices qui se dévoilent brusquement d'un geste : un revers de boutonnière que l'on montre simplement; les truands, ravis de cette mine d'or que constitue ce monde que l'on peut séduire, exploiter, dévaliser et que ligote la loi du silence; les maîtres-chanteurs, tenaces et tranquillement souriants.

L'univers extraordinaire où toutes les classes de la société sont mêlées dans le plus étonnant des brassages : le monde homosexuel est bien le seul en effet où l'on puisse frayer en même temps avec le diplomate, le professeur, l'employé d'assurances, le garçon boucher et le clochard. Je me souviens de cet étudiant en Sorbonne apprenant à écrire à son camarade nord-africain, ouvrier chez Renault, guidant sa main pour former ses lettres et je crois que le jour où les premiers résultats apparurent et où l'esprit commença à souffler sur ce jeune animal du Maghreb, l'étudiant eut l'impression d'avoir lui-même beaucoup plus appris que durant toutes ses années de Faculté.

L'univers de l'insolite : voici que surgissent au coin d'une rue, sous la lumière d'un réverbère un soir de neige ou dans l'ombre d'une impasse, croisés quelquefois dans un terrain vague de la zone ou dans une allée d'un bois désert, les inoubliables visages de l'Aventure : ce marin qui doit rejoindre demain sa base pour le grand départ, cet interdit de séjour qui sent les mailles d'un filet se serrer lentement autour de son corps, ce jeune délinquant échappé de son centre de rééducation, qu'une pèlerine noire au loin fait frémir, cet homme rencontré il y a quelques mois, que la

misère déjà commençait imperceptiblement à marquer : « Tu vois, me disait-il, j'ai une femme, un gosse dans cette ville; mais demain, je partirai avec la Légion, j'ai signé ce matin... » Pour expier quelles fautes ? pour fuir quelles menaces ? c'est le secret de ces êtres sur le front desquels le malheur ou la fatalité ont posé leur sceau, porteurs d'un feu qui les consume, seuls au monde mais qui auront vu jaillir, avant leur plongée dans la nuit et le temps d'une rencontre, l'étincelle de la sympathie humaine.

Tels sont les mondes étranges dans lesquels le jeune homosexuel doit évoluer, se tracer une piste en se déchirant souvent les doigts aux ronces. Il connaît alors une vie mouvementée, extraordinairement instable. Il faut maintenant qu'il choisisse son univers : va-t-il se faire « folle », truand, indicateur, amateur ? Il vaudrait peut-être mieux... Hélas, neuf fois sur dix, il choisit la tranquillité et la médiocrité et commence alors pour lui la dernière étape de sa destinée : le temps du confort.

Il a donc accepté. Il a bonne conscience : « Après tout, j'ai fait ce que j'ai pu... » et il estime qu'il a droit à présent à un peu de repos. On s'installe : on élimine ses camarades dangereux, les voyous sans travail : « Moi, je ne veux pas d'histoires... », on « se met bien » avec sa concierge, ses voisins ; on pactise, on entre dans le système une seconde fois ; on ne peut rester éternellement dans l'opposition. On choisit ses amis « présentables », n'importe quel médiocre pourvu que « ça ne se voie pas ». On prend ses habitudes : on a maintenant son bar spécialisé, son club, et, les jours de gala, on va danser avec la libérale autorisation de la Police des mœurs. On s'est bien amusé...

De temps en temps, notre héros se souviendra qu'il a jadis vécu, qu'il a côtoyé de tendres et dangereux voyous ; il se dira alors : « Quand même, je connais la vie, moi... ». Il régularise son temps. Finies, les triomphantes disponibilités. A présent, c'est bien régulièrement tous les samedis soirs qu'on le voit se diriger d'un pas pressé vers les terre-pleins des boulevards. Il a décidé de s'encanailler une fois la semaine seulement. Il entend en effet « se ranger ».

Il a perdu toute son ancienne vivacité. Il a désappris la lutte, il a oublié ses déchirants combats avec ses démons. Une lente et écœurante satisfaction s'installe. Il commence

à penser très profondément : « Après tout, on est comme on est, n'est-ce pas ? On n'a pas demandé à être comme ça... ». C'est l'embourgeoisement, le triomphe de la pantoufle. Et, lorsqu'il aura complété sa culture et qu'il aura appris que tant de grands hommes furent pédérastes, il se dira : « Quand même, je ne suis pas en mauvaise compagnie... » ; une secrète satisfaction l'envahira alors et une bouffée d'orgueil viendra colorer ses joues. Ah ! la chance d'être homophile !

Et le voici justement notre problème, à nous, jeunes, qui sommes arrivés à l'heure du choix, à l'heure de Nathanaël. « ...à cette heure de nuit où tu auras successivement ouvert et fermé bien des livres, où tu attends encore, où ta ferveur va devenir tristesse de ne pas se sentir soutenue... ». A peine sortis des jardins de l'enfance, nous avons eu la plus dramatique conscience d'un destin que nous n'avions pas choisi et qui venait s'imposer à nous, avec une insolente certitude. Ce destin, nous avions cru, dans une touchante innocence, qu'il nous serait possible de le nier toute notre vie ; nous avons alors épuisé nos forces les plus vives, nos ardeurs les plus saines dans une splendide et stérile tentative. Nous avons ensuite accepté de pénétrer dans le Domaine Interdit : là, des visions sordides nous ont soulevé le cœur, mais, en même temps, des éclairs d'un autre monde nous ont ébloui. Nous devons en même temps assumer les problèmes de nos camarades normaux : il faut se faire une place dans cette société, avec d'autant plus d'acharnement qu'elle nous la refuse. Notre nature appelle l'anarchie, notre raison nous demande l'ordre. Notre nature appelle l'aventure, notre raison nous demande de la refuser.

Mais alors, devons-nous sacrifier à l'écœurant, au pitoyable « confort homosexuel » ? Faut-il consentir à cette visqueuse installation dans la médiocrité ? Et lorsque nous nous trouvons en présence de l'un de ces affligeants invertis « installés », fleur à la boutonnière et chaussons aux pieds, le visage illuminé béatement par les pâles lueurs de sa bonne conscience, lorsque nous l'entendons nous dire, paternaliste : « Mais oui, mon petit, votre révolte, nous l'avons connue aussi ; mais vous y viendrez bien un jour, à notre confort... », alors une panique indicible nous envahit et nous fait envisager posément les solutions de l'angoisse : la débauche, la violence, l'aventure ou le suicide. Et c'est alors que nous prêtons l'oreille à d'autres voix :

*La chanson qui traverse un monde ténébreux,
C'est le cri d'un marlou porté par la musique,
C'est le chant d'un pendu raidi comme une trique.
C'est l'appel enchanté d'un voleur amoureux ! (1)*

Mais tout cela est tellement schématique, et tellement invraisemblable. Qui a connu effectivement ces quatre temps du chemin homosexuel ? Chacun sait en effet que l'homosexuel n'est pas autre chose qu'un triste individu qui a décidé délibérément, dans la seule intention d'enrayer la société, de désertier le chemin des dames, espérant par là se créer une personnalité remarquable. Chacun sait que l'homosexuel n'est qu'un horrible monstre asexué qui ne sort que la nuit, à l'heure où les honnêtes gens s'endorment, à la recherche d'un moment de plaisir qu'il va quêter dans des lieux inavouables. Chacun sait qu'il ne se montre qu'en travesti, les cheveux teints et mis en plis, les lèvres fardées. Chacun sait qu'il assiège avec constance les portes des lycées, voire des écoles communales, pour proposer aux petits enfants de venir chez lui admirer la plus étonnante collection de timbres-poste. Chacun sait qu'il est incapable de penser, de sentir, de souffrir puisque seuls les hommes peuvent penser, sentir, souffrir. Et c'est là certainement pour nous, la croix la plus lourde à porter : qu'on nous refuse jusqu'à la légitimité de l'angoisse.

PUDENS.

(1) Jean Genet : *Le condamné à mort*.

L'AMOUR GREC

DANS LA RELIGION ⁽¹⁾

par

JEAN DE NICE

Avec l'homophilie dans la religion grecque nous revenons aux amours plus chastes.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de la mythologie où de nombreux dieux étaient renommés pour leur pédérasie (depuis Zeus enlevant Ganymède jusqu'à Apollon amoureux d'Hyacinthos, Héraclès de Iolaos, Hermès, et l'ithiphalique Priape, dieu des marins), ni des légendes (Orphée initiant les Thraces à l'homosexualité, Thésée, l'hercule efféminé pris pour une fille par des maçons), mais de la religion socratique et des mystères d'Eleusis.

A Eleusis, dans les cérémonies de l'initiation, le second degré était le Sacerdoce. Le Choreute (initié du premier degré) devenait dadouque et portait le flambeau illuminateur et purificateur. Son insigne était le bandeau (strophion), de là vient sans doute l'explication des bandelettes que les admirateurs des garçons offraient à ceux qu'ils considéraient comme les plus beaux et les plus dignes. Dans le Banquet, Platon fait dire à Alcibiade : « J'arrive avec ces bandelettes sur la tête afin de les détacher et de les attacher à la tête du plus sage et du plus beau, car voilà le titre qu'il mérite. »

La quatrième phase de ce second degré était constituée par l'initiation à l'amour mystique et philosophique (voir les *Mystères d'Eleusis* par Magnien, page 286). Cet amour était celui préconisé par Socrate : celui des hommes de bien pour les jeunes gens bons et beaux. Cet amour est longuement analysé dans le Banquet et dans Phèdre. Il était propre aux philosophes parce que ceux-ci amenaient les jeunes gens à la science, à la conduite des peuples et à la vertu des mœurs. (Plutarque, *Sur l'éducation des enfants*.)

Tel fut l'amour de Socrate pour Alcibiade. Le processus était le suivant : la beauté des corps rappelait au philosophe la beauté de l'âme que celui-ci avait contemplée dans l'au-delà avant de devenir mortel (en effet, pour les philosophes, le ciel existait avant la naissance comme après la mort) et le rappel de cette beauté le faisait souvenir aussi des « idées » qui sont proprement le domaine de la philosophie.

(1) Voir *Arcadie*, n° 4, 1-1955, 19/20, 21, 22 et 26.

Le philosophe amoureux d'un garçon n'avait alors qu'un but : lui façonner une belle âme.

Cet amour était unanimement loué. Xénophon, Plutarque, Olympiodore, Hermias s'en sont fait les disciples (Ibidem, page 300) et Temitius faisait l'éloge de son père « monté tout droit vers le séjour supérieur où il est assis près de Socrate et de Platon et près de celui qui était l'objet même de son amour : le divin Aristote ».

Nous ne saurions mieux terminer cette étude sur l'amour grec que par la citation précédente.

Ajoutons que dans la Grèce antique, l'homophilie était malheureusement le prétexte à certaines orgies qui n'avaient rien à voir avec l'amour socratique. Dans le livre de Chaussand (*Fêtes et courtisanes de la Grèce*, Tome I, page 383) Everemus décrit ainsi le culte de Cotys, originaire de Thrace et célébré à Chio, Corinthe et Athènes : « Ces mystères sont marqués par la licence la plus effrénée. On dit d'un homme efféminé : il est initié aux mystères de Cotys. Les hommes se rassemblent en secret. Leur tête est ornée de bandelettes dorées; des colliers serpentent sur leur cou; ils affectent les parures et les attitudes des femmes; ils relèvent, ils parfument leur chevelure; ils peignent leurs sourcils et leur visage. On éloigne les femmes. Cependant l'orgie commence. La liqueur de Bacchus est épanchée à grands flots. On la boit dans un priape de verre. Le poète Eupolis joua les mystères de Cotys dans une comédie appelée « les Baptai ». Il en fut la victime; on prétend qu'ils le jetèrent dans la mer. »

Cette comédie d'Eupolis était en effet intitulée « Baptai », c'est-à-dire : les immerseurs ». Nous n'en connaissons plus que le titre. Le mot « baptai », viendrait du verbe « bapteln », qui veut dire « teindre en plongeant dans un liquide », d'où sans doute le verbe baptiser.

On peut dire que, malheureusement, il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que le culte de Cotys possède encore, de nos jours, de nombreux adeptes si l'on considère comme des sujets de cette religion les excentriques (pour ne pas dire plus) qui singent les femmes et s'approprient tous leurs défauts sans en avoir les qualités. Peut-être innocemment, ce sont eux qui font le plus de mal à l'homophilie, sentiment tout aussi respectable que les autres, amour de l'homme pour l'homme, sérieux, profond, véritable successeur de l'Amour Grec.

JEAN DE NICE.

CONTE DE MI-CARÊME

par

GUY RAPP

Claude à Jean

J'ai promis qu'après cette inoubliable soirée, je vous écrirais. Je tiens ma promesse.

Pardon. Pardon. Pardon.

Je vous ai mystifié. J'en pourrais, j'en devrais rire encore. Je ne le puis. Mon énorme blague tourne mal. Je m'en veux, à présent, de l'avoir faite. C'est aussi un peu votre faute. On n'est pas si naïf.

Je veux tout de même essayer de me disculper. Quand vous êtes venu à ma table, fendant la foule bigarrée de ce bal masqué et travesti, quand devant moi, vous vous êtes incliné, sans mot dire, selon la classique formule du parfait danseur, quand j'ai vu ce grand « monsieur » encore jeune, malgré ses cheveux grisonnants, je n'ai pas réalisé qu'en invitant le petit page que, sans intention équivoque, je représentais, vous invitiez la cavalière de votre choix. Mais quand sacrifiant aux rites, vous avez fait un signe à mon compagnon (ce brave Dédé, si drôle en empereur romain) semblant dire « Vous permettez », là, je n'ai plus résisté, Dédé non plus, nous avons pouffé. A travers votre masque de velours noir, j'ai vu vos yeux lancer des éclairs. Le monsieur ne comprenait ni la plaisanterie, ni la méprise. Alors, je me suis levé. J'ai accepté.

Vous m'avez pris dans vos bras et ce fut un « slow », assez extraordinaire. Vous êtes très bon danseur. Je me laissais conduire, bien que ce ne soit pas mon habitude.

Il paraît que je danse bien moi aussi. Ce furent vos premières paroles.

Je regagnai ma place, retrouvai Dédé et mon jus de fruit. Ce fut alors un nouveau fou rire. (Je dois avouer que mon rire était déjà moins franc)

Puis nous avons pensé à autre chose. Dédé avait retrouvé une petite camarade. Elle n'avait que la permission de minuit. Il parlait en l'accompagnant.

Ce Bal de Préfecture ne m'amusait plus. Toutes ces grosses dondons costumées injuriaient le Grand Siècle. Ces Pierrots, ces Arlequins mal maquillés me donnaient la nausée. Enfin l'heure allait sonner de mettre bas les masques. Je ne me souciais pas de revoir tous ces visages rencontrés chaque jour dans la rue prin-

cipale. Justement, je venais d'apercevoir Catherine de Médicis (la bijoutière du Point Central) se tortillant dans les bras de Napoléon III (le pharmacien) suant et considérable. Tout cela était affligeant. Je déteste la laideur. Des gosses en guenilles qui se voulaient costumés se jetaient dans les jambes des danseurs. L'atmosphère devenait lourde et de curieux relents m'arrivaient par bouffées. Bref, il était temps que je m'en aille. J'étais désormais seul, ma partenaire habituelle étant souffrante. Je me levais. Vous étiez devant moi. Sans sourire, cette fois, je dansai avec vous (encore un slow). Vous fûtes plus bavard. Je répondais à vos questions par signe de tête.

— Votre camarade est parti ?...

— Vous êtes de la ville ?...

— Moi, je suis de passage. (Je ne vous le demandais pas.)

— Voulez-vous venir à ma table ?...

Le drame commençait. Dédé, pourquoi es-tu parti ?

Nous avons pris un verre et ensuite regardé les couples de plus en plus ridicules, s'agiter autour de nous.

Puis, grand roulement de tambour. Instant pathétique, le speaker annonce avec emphase : « Tombez les masques ! ». J'hésitai quelques secondes.. Vous avez immédiatement retiré le vôtre. J'ai vu deux yeux inquisiteurs braqués sur moi. Je crois que je tremblais un peu. Mon loup tombait... Vous n'avez pas bronché. Vous m'avez regardé une minute, un siècle et très tranquillement, vous avez levé votre verre; j'ai cru entendre dans le brouhaha « J'aime beaucoup votre visage; il est sans fard (bien sûr) et reflète à la fois le charme de la toute jeune fille et la grâce d'un adolescent !... ». J'ai bredouillé, éperdu : « La perruque sans doute !... ».

Puis, vous m'avez tendu vos bras pour une nouvelle danse. La troisième. Vous murmuriez des mots. Je les entendais, je ne les écoutais pas. J'avais ma tête contre votre épaule (il fallait bien) et ne pensais qu'à une chose. La blague a assez duré, il faut que je lui dise... ce qu'aujourd'hui je vais écrire... puisque vous n'avez pas manqué de me donner votre adresse. Mais déjà vous avez compris.

Ce soir là, c'est un jeune garçon que vous aviez dans vos bras.

Quel démon m'a poussé à poursuivre la comédie ?

J'ai bien envie de mettre en cause le champagne que vous versiez abondamment. (J'ai dû vous empêcher de commander une seconde bouteille.)

Vous aussi d'ailleurs, le champagne a dû vous jouer un tour. Vous deveniez plus gai et plus entreprenant. Vous n'avez pas même fait attention quand par deux fois je me suis « coupé », en parlant de moi au masculin.

Vous ne vous souvenez pas, j'ai dit : « Tout à l'heure, je vais être complètement saoul ».

...Nous sommes partis. Au vestiaire, vous avez jeté sur mes épaules mon solide pardessus d'homme. Sans y prendre garde. Décidément vous étiez plus gris que moi.

CONTE DE MI-CARÊME

Votre puissante voiture nous emporta. Je vous indiquai le chemin. Nous ne parlions pas. Devant votre hôtel, vous avez stoppé. Vous m'avez offert le verre terminal.

J'ai refusé.

J'ai compris la petite flamme qui brillait dans vos yeux.

J'ai compris en même temps dans quelle invraisemblable aventure je m'étais fourré. Pas d'autre issue que la fuite. Je vous proposai de me laisser là. Les taxis ne manquaient pas à la gare. Pour toute réponse, vous avez démarré, un peu nerveux, cette fois.

Nous arrivâmes à cinquante mètres de la maison maternelle un peu en dehors de la ville. Je vous rappelle ces détails, vous les avez oubliés. Ils resteront gravés toujours dans ma mémoire.

La nuit était très noire. Vous avez arrêté votre moteur.

Silence total.

Votre visage aux arêtes autoritaires n'était éclairé que par les petites lampes du tableau de bord.

Que se passait-il en vous ? Vous gardiez le silence. Pour moi, c'était le tumulte. Nous devions nous quitter. Je ne sais pourquoi, je restais là, figé, comme vous. Pas pour les mêmes raisons, bien sûr. Était-ce le champagne (toujours lui), je fus pris d'une envie de-ne-pas-m'en-aller...

Délaissant le volant, vous vous êtes approché de moi. Vous m'avez pris dans vos bras. Vos lèvres ont effleuré ma joue très doucement... plusieurs fois, plus insensiblement ont glissé vers les miennes. Je n'ai pas fait un geste, j'ai entr'ouvert ma bouche.

Combien de temps sommes-nous restés ainsi ?... J'en ai perdu la notion... je me souviens seulement de ma brusque réaction quand j'ai senti votre main si chaude faire crisser la soie de mon bas. Pris de panique, je me suis dégagé. J'ai ouvert la portière et me suis enfui.

.....

Quelques secondes plus tard, je me jetais sur mon lit, dans ma chambre sans lumières... Je sanglotais.

J'allais sans doute m'endormir... quand la pièce fut balayée d'un grand faisceau lumineux.

Vous faisiez demi-tour. Vous partiez. Malgré le froid, j'ouvrais la fenêtre pour voir disparaître au loin deux petits feux rouges. Colère... Amertume... regrets !... Je ne sais pas.

Je pense à cette soirée.

En vous écrivant, je me la raconte une fois encore, je la revis et c'est drôle, je m'attarde volontiers sur les derniers instants.

.....

Tous les soirs en m'endormant, je vois ces deux petits feux rouges qui s'éloignent... qui s'éloignent...

Claude.
Guy RAPP.

PSYCHIATRIE ET CATHOLICISME

de

J. H. VANDERVELDT

et

R. P. ODENWALD

Cet ouvrage de 600 pages, édité par la maison Mame et publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Archevêque de Tours, est destiné à faire connaître aux parents, aux éducateurs, aux époux et aux prêtres les découvertes de la psychologie des profondeurs.

On peut s'étonner que l'on ait attendu si longtemps à les informer, alors que dès 1936, un catholique éminent, Roland Dalbiez, thomiste convaincu, dans sa thèse sur « la méthode psychanalytique et la doctrine freudienne », avait traduit le freudisme dans le langage scolastique, et que, depuis onze ans, dans la revue *Psyché*, Maryse Choisy, convertie à un catholicisme strict (« Me voici sans seins dans le Saint des Saints ») et entourée d'une équipe remarquable de psychiatres, rend accessible à tout homme cultivé les différents courants de la psychanalyse. En fait, la présente publication répond à l'intérêt manifesté depuis quelques années par le Pape aux principes et aux pratiques de la psychiatrie.

Disons tout d'abord que nous nous en réjouissons, soit que certains puissent voir là un espoir — à vrai dire bien lointain — d'un changement complet d'attitude de l'Eglise à notre égard, soit, tout simplement, parce que nous savons tous quels drames provoquent journellement l'ignorance de ces questions chez ceux qui par leur vocation, sont placés devant certains cas de conscience particulièrement délicats et douloureux.

La compétence et la bonne volonté des auteurs sont dignes de la tâche qui leur est confiée. Cependant il me semble que c'est une erreur d'emprunter à l'étranger un ouvrage de vulgarisation ou alors il ne faut pas se contenter de le traduire, il faut l'adapter à son nouveau public. Ce livre-ci a été fait pour des lecteurs américains dont la culture est différente de la nôtre, et qu'aucun

(1) Mame, 660 p., 1 100 F.

enseignement philosophique n'a familiarisés avec les notions de personne, de conscience, de responsabilité. De là des longueurs. Par contre les Américains connaissent mieux que nous les travaux de Moreno, des behavioristes ou de l'école de Chicago. De là (pour le lecteur français) des obscurités. Enfin, et c'est le plus grave, la bibliographie manque son but essentiel en indiquant presque uniquement des ouvrages écrits en anglais. Tel qu'il est, ce livre marque une date importante : celle de la collaboration entre le psychiatre et le pasteur d'âmes.

Que nos amis, pourtant ne se réjouissent pas trop vite. La thèse de *Fabrizio Lupo* n'est pas près de triompher : « L'Eglise, disent nettement les auteurs, refuse d'admettre que la loi défendant les actions impures — pour employer un terme bien passé de mode — soit une simple loi humaine; elle croit que de telles actions sont défendues par la Loi Divine et que Dieu doit être obéi : *dura lex, sed lex* ».

On condamne la thérapeutique de non-direction, de Rogers, méthode anti-autoritariste et centrée sur le client qui laisse à celui-ci la responsabilité de son propre réajustement.

On condamne la thèse freudienne qui fait de l'homme un animal bisexuel. On ne consacre que quelques lignes au *Rapport Kinsey*. On expose la psychanalyse existentielle de Viktor Frankl, mais on passe sous silence celle de J. P. Sartre. Ce freudisme des familles risque fort de tourner assez vite à la falsification du freudisme. La psychologie moderne n'a pu se constituer comme science qu'en n'admettant que ce qui est rigoureusement établi; qu'en recherchant la vérité seule, qu'en bannissant toute croyance sentimentale, tout système moral posés a priori : « Des trois forces qui peuvent contester la position de la science, disait Freud, la religion est en vérité, l'ennemi sérieux ».

Si le savant doit, selon nous, écarter tout système métaphysique, le prêtre, lui, a intérêt à connaître les résultats de la science. Ici, nous sommes d'accord avec les auteurs : jadis, on affirmait aux homosexuels « que la meilleure façon pour eux de se guérir serait de se marier. Aucun médecin, aujourd'hui, ne ferait une telle recommandation, les prêtres feront bien de suivre cet exemple. »

Qu'apprennent donc aux prêtres les auteurs dans les vingt pages consacrées à ce sujet ?

L'homosexualité serait la cause de la décadence de certains pays de l'antiquité (ce qui est faux) : l'uranisme s'épanouit non aux périodes de décadence, mais comme l'a noté André Gide, aux époques glorieuses et saines, aux époques où l'art est le plus riche. Mais poursuivons notre lecture. Kinsey croit qu'aux Etats-Unis, 6,3 % du nombre total des orgasmes proviennent de réactions homosexuelles. Les homosexuels sont en général des introvertis dont les troubles sont dus à la répression des conventions sociales établies. « Il semble qu'ils aient fourni à la littérature et aux arts une part plus grande que les autres. »

On passe ensuite à l'étiologie de l'homosexualité et l'on étudie

tour à tour la théorie biologique et la théorie freudienne de la bisexualité. A l'appui de la première on dit que Hirschfeld et quelques autres ont remarqué que l'homosexualité est parfois déclenchée chez plusieurs membres de la même famille, voire chez le père et le fils. Et de récentes observations faites sur des jumeaux ont montré que, si l'un des deux est homosexuel, l'autre l'est presque toujours.

Un paragraphe est consacré à la théorie hormonale, selon laquelle les tendances homosexuelles sont dues à une prépondérance relative des hormones du sexe opposé. Selon les auteurs, aucune de ces trois théories n'est appuyée sur des preuves concluantes.

La théorie psychologique est-elle plus satisfaisante ? Selon Freud, l'homme est bisexuel, et l'homosexuel est celui qui refoule la tendance hétérosexuelle de sa personnalité. Pourquoi cette répression ? Freud insiste sur le *complexe de castration* : « Quand on s'aperçoit qu'un petit garçon joue avec son pénis, on le gronde, on le punit, on va jusqu'à le menacer de le lui couper. La peur d'une mutilation peut porter alors l'enfant à attribuer à cet organe une valeur excessive et, par déduction à mépriser les filles qui en sont privées. »

Un autre facteur présenté par Freud est l'idée de *fixation sur la mère*. « Certains enfants peuvent être à ce point attachés à leur mère qu'il ne reste plus guère de place dans leur cœur pour les autres femmes. » Les auteurs concluent en suggérant un compromis entre la théorie constitutionnelle et la théorie de l'entourage dans l'étiologie de l'homosexualité.

Tout en refusant d'admettre avec Hirschfeld que l'homosexualité soit absolument incurable, ils sont obligés de constater que « les résultats par la physiothérapie dans le traitement des homosexuels sont assez faibles ». Quelques psychanalystes comme Stekel (et Freud lui-même qu'oublie ici nos auteurs !) se contentent de ramener l'individu à son stade bisexuel qui est, d'après eux la condition normale de tout homme. « Dans bien des cas, tout ce que peut faire la psychothérapie est de faire retrouver à l'individu son équilibre mental, sans parvenir pour cela à faire de lui un hétérosexuel. »

On s'attendrait alors à ce que nos auteurs conviennent comme Hirschfeld que tout ce qu'ils ont à offrir aux homosexuels est de leur conseiller de continuer, tout en évitant à la fois les rigueurs de la loi et l'ostracisme social. Mais pas du tout ! « Si un homosexuel ne peut être transformé en hétérosexuel, il est de son devoir de se résigner à une vie asexuelle. Ce n'est pas là demander l'impossible, puisqu'un nombre infini d'hétérosexuels vivent ainsi. » C'est la thèse de Marcel Guersant dans *Jean-Paul*.

Pourtant le prête doit écouter les homosexuels avec une sympathie compréhensive : « Rien ne justifie qu'on les considère comme faisant partie d'une catégorie de dépravés et de dégénérés. » (Cela nous change brusquement des injures dont nous

abreuvent parfois des gens qui se croient « avancés », comme les surréalistes !)

Mais nos auteurs posent la question de savoir « si la castration est permise dans l'espoir d'une guérison de l'homosexualité ». Voyez où cela conduit d'attribuer à cet organe la valeur excessive dont parle Freud ! Ils doutent que cette opération soit licite parce que le caractère organique de l'homosexualité chez un individu ne peut être prouvé.

Ils reconnaissent qu'en général la société n'est pas très équitable envers les homosexuels. Mais il n'y a pas de raison, selon eux, de combattre les lois établies (en Amérique !) contre l'homosexualité. « Néanmoins, comme de nombreux auteurs sont de plus en plus portés à le croire, ces lois doivent être modifiées, le législateur devant considérer que nombre d'homosexuels délinquants devraient être traités au même titre que des malades mentaux, et pour cette raison, envoyés plutôt à l'hôpital, qu'en prison. »

Il faut reconnaître que dans une perspective catholique, l'ouvrage est sympathique et plein d'intérêt. Peut-il nous satisfaire ? Disons-le nettement : non.

1° Les homosexuels ne sont ni des malades ni des pécheurs. Ils n'ont pas choisi leur condition. L'homosexualité fait partie de ce que les existentialistes appellent la situation, c'est-à-dire, notre condition naturelle dans l'espace et dans le temps. Si j'ai des cheveux roux, si je suis homosexuel, si je suis noir dans un pays raciste, si je suis juif en Allemagne hitlérienne, je dois prendre sur moi cette situation, je dois l'assumer, c'est sur elle que s'engrène ma liberté. Toute expérience doit se vivre dans l'authenticité, non dans la mauvaise foi et dans la honte. C'est la marque d'une grande injustice sociale que l'homosexuel, comme le bâtard, se sente parfois coupable d'exister.

2° Les homosexuels ne demandent pas la pitié, mais la reconnaissance de leur condition quand ils l'assument avec dignité. C'est avec les animaux, qu'il convient d'être bons...

3° Maintenant, si c'est une faute de réclamer le droit au bonheur (droit limité seulement par les droits d'autrui), oui, cette faute les homosexuels, la commettent. Une souffrance, comme l'abstention sexuelle, n'est concevable, que si elle contribue au bonheur d'autres êtres. Or, celle que vous leur demandez est un sacrifice inutile. Toute la sexualité, d'ailleurs, ne peut se sublimer : voyez la VIII^e *Etude de Psychologie Sexuelle* d'Havelock Ellis. Et notre époque accepte de moins en moins les souffrances stériles. Jadis les époux mal assortis se résignaient à mener une vie de martyre. Aujourd'hui ils divorcent, et refont leur vie. Jadis, les homosexuels acceptaient souvent la triste vie asexuelle que vous leur proposez, certains entraient dans les Ordres — comme les amoureuses déçues se réfugiaient au couvent. Aujourd'hui, les homosexuels cherchent, comme tout le monde, la part de bonheur à laquelle ils ont droit sur cette terre, en espérant, s'ils sont croyants, que s'ils ont fait un peu de bien, s'ils ont été justes, s'ils ont été tolérants, le Dieu, qui les a faits ce qu'ils sont, et qui est un Dieu d'Amour, leur ouvrira quand même la porte de son Paradis.

SERGE TALBOT.

LE POINT DE VUE DE LA FEMME⁽¹⁾

par

ALAIN GUEL

Un instant, Jacqueline, Odette voulurent me consoler. Elles prolongeaient leurs caresses, m'offrirent leurs lèvres. Elles trouvaient maint prétexte pour se dévêtir. Je me livrais à elles, j'avais cessé d'avoir honte ! Et pourquoi pas moi, pourquoi pas nous ? m'écriais-je. Mais non, cette vengeance n'atteignait pas mon but. Philippe se contenta de sourire lorsqu'on lui rapporta ces amitiés tour à tour spectaculaires et secrètes. « Qu'elle s'amuse comme il lui convient ! Eh ! eh ! j'ai toujours pensé... après tout ! ». Les mots de Philippe me blessaient. Pourquoi les hommes attachent-ils si peu d'importance à nos propres amours ? Non, cette vengeance n'était pas la mienne. Elle risquait au contraire de se retourner contre moi qui comparais ces pauvres étreintes à celles de Philippe. C'étaient là des gestes que les circonstances m'imposaient, comme si le destin, seul, s'était vengé de Philippe. Je répugnai vite à cette situation de vaudeville qui reculait ma propre vengeance.

Je me livrai à la magie. J'avais gardé une photo de plage où l'on voyait dénudés Philippe et Marc. J'y découpai la silhouette de Marc, son amant. Je demeurai rêveuse, j'hésitai... Je pris le portrait de Philippe. Le fermoir du sac claqua d'un coup sec. Les journaux ne cessaient de parler d'un pistolet de salon.

On trouve aisément des complices pour les crimes les plus bizarres. Je ne dirai pas les milieux infâmes où j'errais, les pauvres salons des cartomanciennes, où je ne m'attardais guère, les messes noires, les séances occultes et nocturnes. J'y rencontrai une majorité de femmes. Les hommes mêmes, pour important que fût leur rôle, revêtaient l'aspect féminin le plus déplaisant. Ils se couvraient de chasubles, sous lesquelles ils étaient nus, de lourdes robes byzantines. Leurs visages avaient des rides profondes autour de la bouche et du nez, le front lisse ; toute leur bestialité apparaissait dans ces mâchoires paysannes ou de fauves. Des lueurs lubriques passaient dans leurs yeux presque sans paupières, parçails à ceux des ser-

(1) Voir *Arcadie*, n° 26.

pents. Et d'ailleurs... Le masque des sorciers modernes reflétait la banalité des temps impies. Certains d'entre eux n'étaient que des hommes d'affaires sans scrupules, aux joues méticuleusement rasées. J'hésitais à confier à ces monstres froids le récit du crime de Philippe et le désir de me venger. N'étais-ce pas leur faire trop d'honneur que de leur en laisser le soin ? Au reste, ils finissaient par ne plus exiger ce récit auquel ils s'étaient tant de fois complus. Ils l'écoutaient avec cette impatience des notaires dissimulée sous une politesse glacée mais que trahit le jeu de leurs doigts et les dessins sur le buvard. Je comprenais bien que le monde de Philippe appartient à d'autres démons. Il me fallait d'autres exorcistes que ces êtres qui, sans doute, n'étaient que cyniques. Philippe et Marc jouissaient d'un bonheur insolent, et qui résistait à tant d'efforts démoniaques, ou d'escroqueries.

A bout de force, j'allai trouver Marc, un matin. J'avais passé la nuit à errer sous leurs fenêtres, puisque Philippe vivait désormais avec lui. Elles s'allumaient parfois, disparaissaient dans la nuit, ainsi que les feux des phares, pour me rappeler que le bonheur dont ils jouissaient, à cet instant, n'était pour moi qu'un récif. L'aube me trouva, grelottante, dans la première église qui ouvrit ses portes. C'était l'heure où Philippe devait le quitter, je ne le heurterais pas, comme une ivrognesse, dans le matin blême. Non, il ne verrait pas ce visage fripé, couvert de la crasse nocturne des clochards. Je priaï comme un jeune chevalier avant de tuer le dragon. J'allais délivrer *ma* princesse ! Avec quelle exaltation je voyais se dessiner ma mission. J'allais faire naître un Philippe plus pur et plus beau. Le monde se colorait, au jour levant, d'une joie secrète. Dieu ne l'avait pas détruit durant son sommeil. Je marchai parmi les concierges qui ouvraient les lourdes portes cochères pour laisser entrer le soleil. Les chiffonniers ramassaient les débris de la nuit : fragments de miroirs, bouquets fanés, débris de vieilles lettres où l'on découvrait de hautes écritures féminines. J'aurais pu reconstituer ces puzzles fragiles, tant les morceaux en étaient larges, qu'avaient déchirés des doigts d'hommes. J'admirais que les femmes se débarrassaient par le feu des lettres d'amour quand les hommes les jettent au ruisseau, à l'ordure. Les femmes me paraissaient plus nobles, qui ne laissent derrière elles qu'un peu de cendres.

Marc me reçut sans grande surprise. Il s'attendait à tout de ma part. Je lui demandai l'adresse de Philippe comme pour ne pas l'aborder de plein front. Il répondit avec cynisme que Philippe avait passé la dernière nuit ici-même. « Quant à la prochaine, puis-je le dire ? Un homme est toujours capable de changer d'avis, ou de sentiment... » Je n'avais plus besoin de chercher mes mots, je lui demandai, humblement, de me rendre Philippe. Marc répondit ce qu'on ne manque jamais de dire, que Philippe était toujours libre de choisir. « Mais, innocente ! cria Marc, Philippe n'appartient ni à vous ni à moi ! Comment pourrais-je disposer de lui ? »

Je demandai une tasse de chocolat. Il parut surpris. Je posai mon sac sur le guéridon, parmi les miettes. Il voulut le prendre :
 • Ne voyez-vous pas qu'il vous gêne ? — Non, dis-je durement.
 — Vous êtes étonnantes vous, les femmes. Vous transportez toujours votre besace pour ne pas rentrer les mains vides. Vous grapillez ici et là, chiffonnières ! On dirait que ce guéridon vous appartient déjà, pour y avoir posé votre sac, ainsi qu'un explorateur plante un drapeau sur une île. Il faut que vous preniez possession du lieu où vous pénétrez. Votre regard a d'abord cherché le miroir, moins pour découvrir ce visage qui ce matin vous fait peur, que pour vous emparer d'abord de ce que contient cette chambre. Un homme se limite à lui-même, tout au plus à ses vêtements... et voici ceux de Philippe, que vous avez vus avant moi. — Laissez mon sac, Marc ! »

Je me blâmais d'être là, comme par avance l'avait fait Odette :
 • Tu es folle, tu vas reconnaître le pouvoir de Marc. Il faut le nier, jusqu'à la mort ! »

Mais Marc, déjà, reprenait : • Quand allez-vous vous résigner, adopter une vie nouvelle ? Est-ce parce que vous croyez que Philippe possède un piment que vous ignoriez ? Ah ! s'il consentait à quelques caresses, de préférence nouvelles ! Je sais, tous vos arguments, en un seul mot, vont se jeter à ma face. Allez-y, j'attends de pied ferme votre : • Misérable ! » Ils n'ont pas besoin d'être réfutés. On n'argumente pas contre la répulsion qu'on éprouve au contact d'une peau de serpent, l'odeur de Venise. On n'explique pas, non plus, l'émotion devant un Giorgione. Le malheur, voyez-vous, c'est que ceux qui se bouchent si souvent le nez ne ressentent aussi aucune joie devant Venise ou Giorgione. »

Il portait une robe de chambre sombre, d'une soie lourde, un brocart bleu-nuit tissé d'or...

• Avouez-le, reprit-il, vous êtes heureuse que Philippe ne vous ait pas trompé d'une façon commune. Le voici plus intéressant que jamais. Vous aimeriez le montrer dans quelques salons. On parle de lui, de vous, chez Rumpelmeyer. Pourquoi ne seriez-vous pas le couple à la page ? Allons ! ce qu'une femme n'est jamais parvenue à faire, soustraire un homme à certaines formes de l'amour, — d'autres diraient à le sauver, — voilà de quel prestige vous désirez vous parer. Etre cette sainte, la première, des temps modernes. Mais il en faudrait plus d'une ! Pour remettre tant d'hommes dans le droit chemin, aujourd'hui ! » Il ricana :
 • Vous voyez, j'emploie de préférence votre langage : le droit chemin. Vous ne m'en voulez que parce que je suis en travers de votre mission, puisqu'il faut toujours aux femmes une mission quand l'homme se contente d'un rôle à jouer. — Le vôtre, en tout cas, est odieux. — Lequel ? Celui de l'amant ou du diable ? »

Je frissonnai à ce mot, moi qui sortais de ces endroits où j'avais osé l'implorer. Je découvrais avec stupeur que l'être surnaturel que j'avais si vainement cherché se trouvait sans doute devant moi. Hélas ! Je l'avais cru mon allié, j'implorais, à mon secours, mon ennemi...

LE POINT DE VUE DE LA FEMME

« L'amant, le diable, c'est tout un, répondis-je. — Est-ce le même Philippe que vous désirez ? Non, non, vous reconnaissez que mon influence sur lui est heureuse, puisqu'il paraît connaître un peu de bonheur. Vous convoitez cet être nouveau... mais il est mon œuvre ! »

Il ferma la porte sur ces derniers mots : « Philippe ne vous doit rien ! ». Marc s'était joué de moi tout au long de notre entrevue. Je découvrais avec stupeur que j'étais parfaitement heureuse. Il assénait ses vérités sur un crâne qu'envahissait la migraine, sur une pauvre recroquevillée, bouche close, dont le regard seul implorait. J'avais froid. J'avais honte. J'avais mis mon manteau le plus démodé. Il se dressa : « Je sais que Philippe vous pardonne cette démarche absurde, irritante, vous le tenez encore par le souvenir, quelque blessure ancienne que vous avez su, jadis, refermer. Mais moi ? Je ne suis pas dupe... Je vous vois. Peu m'importe Philippe ! Je veux qu'il cesse d'être votre esclave, non pour devenir le mien, comme vous le pensez. Vous ne pouvez aimer qu'en couvrant de chaînes, voilà ce qui nous sépare, quand nous voulons nous évader dans l'amour. Nous rendre libres par l'amour ! Il vous faut un Philippe esclave et vous le sentez désormais aussi bien libre de vous que de moi quand vous demeurez enchaînée. C'est cette jalousie d'un esclave qui voit un autre s'évader, et s'avance pour le dénoncer... »

Marc triomphait sans peine, l'insensé ! tandis que je ruminais au fond de moi la certitude qu'il avait tort, que je finirais par triompher d'une vérité inexplicable et plus forte.



Je marchai longtemps dans des avenues où des hommes me suivaient. Je les voyais d'une autre façon. Ils pouvaient donc ne pas tous nous être attachés ? Je découvrais que leur indifférence ne venait pas toujours de notre propre insignifiance mais qu'un élan, au-delà du dégoût qu'ils pouvaient porter aux femmes, les jetait souvent l'un vers l'autre. Le plus faible d'entre eux pouvait être celui qui n'aimait que les femmes ou échappait à l'emprise des hommes sur lui. Je les découvrais tour à tour faibles et forts, mais d'une force, d'une faiblesse contraires à celles que l'opinion commune leur prête. Les petits jeunes gens des boulevards, qui m'abordaient avec insolence, ce matin-là, étaient de tous les plus sots. Désormais, les rues se peupleraient d'hommes stériles et froids. Ils étaient plus puissants que les autres puisqu'ils ne capitulaient pas devant nous.

L'un d'eux fut surpris lorsque j'acquiesçai. Je ne l'avais pas même regardé. Il flottait, désarmé, dans des vêtements trop lâches, aux coudes râpés. Le col de sa chemise baillait. Il lui semblait maintenant que ce n'était pas de jeu ; j'aurais dû lui laisser le temps de plaisanter, de prier, de promettre, d'être, un peu à l'avance, heureux. Je refusai, d'un seul mot, ces équivoques. « Oui, maintenant. », murmurai-je. Je voyais le pauvre homme prêt à

s'enfuir, calculant qu'il devrait expliquer son retard, se perdant dans des complications infinies, près de son chef de bureau, des mensonges qui entraînaient d'autres mensonges, ou soupçonnant chez moi une volonté dont il allait devenir dupe. Étais-je une prostituée peu satisfaite de la nuit ? Je le rassurai, — mais non, il eut préféré, à cette inconnue, une de ces femmes qui semblent avoir exclu le mystère. « Vous n'êtes pas... — Non, » dis-je, durement. Il eut peur de me voir si humble, malade, prête à m'attacher à lui, si farouchement résolue. « Attendez, dit-il, venez boire un verre.. On a le temps, s'pas, ce matin. — Soit, c'est moi qui vous l'offre. » Il cherchait ses mots, essayait d'un langage plus châtié. « Eh ! bien, venez-vous ? », dis-je enfin. J'avais hâte d'en avoir fini. Je l'entraînai presque de force dans un hôtel de banlieue, où la seule chambre qui fût libre gardait encore la trace de ses occupants, le lit défait, l'odeur de la nuit. Un roman d'amour traînait sur la table de nuit. Mon compagnon hésitait, je l'aimais, tremblant ainsi, inconnu, miteux, effrayé par cette femme, ce don inattendu de la vie. Il avait dû espérer, de toute son âme, ces gains faciles. Il n'osait saisir celui que le destin si banalement lui offrait. « Si ces m'sieur-dame veulent attendre, dit la bonne, la chambre n'est pas encore faite. — Non, répondis-je en détournant d'elle mon regard. — Au moins, je vais faire le lit. Faut bien changer les draps, s'il vous plaît. — Pas même », dis-je, et je la repoussais ahurie.

« Qu'attendez-vous pour vous déshabiller ? — Mais le lit... — Quoi, ce lit ? Est-ce qu'il n'est pas assez bon pour vous avec ses draps sales, pour nous ? repris-je avec un sourire de pitié. — Comme vous voudrez, dit-il enfin. Il fut surpris de découvrir, sous mon manteau, un linge plus fin. « Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-il avec un sourire timide. Je haussai les épaules. Pour la première fois, je le regardai vraiment. Sa chair pâle, ses sourcils trop épais, son long nez pointu auraient pu m'inquiéter, sa façon même qu'il avait eue de m'aborder, sournoise, sur le côté. Mais non, il était pareil à tout autre. Philippe était-il si différent parce qu'il était plus vain ? Ses gestes timides, indécis, dont je me moquais... Il sortit vainqueur, hélas ! d'une étreinte où j'avais murmuré : « Philippe... Marc ! ». L'homme sifflait. Il se hâta de se revêtir, me donna un baiser sur le front. « Tu pourras payer la chambre ? », demanda-t-il sur le seuil. Je tournai vers le mur mon visage couvert de larmes.

Je marchai vite, supposant que Marc devait avertir Philippe et le mettre en garde.

L'essentiel était de savoir si ma jalousie était semblable à celle de toute femme qui trouve sa rivale dans son propre sexe. Elle me paraissait différente. Tantôt, je poussais des cris beaucoup plus violents, tantôt au contraire, une pudeur inexplicable me retenait. Je possédais moins d'arguments que les autres femmes mais, selon le mot de Philippe, j'avais là un argument sans réplique. Il serait décisif devant les juges. Le mépris, la condamnation de Philippe seraient absolus. Pour la première fois, le jugement ne laisserait

aucun doute, sinon un goût de cendres dans ma bouche. Oui, cet argument, pour moi seule, devenait douteux. J'étais désarmée de posséder une arme sans défaut. J'allais obliger les hommes à condamner l'un des leurs au nom de la loi. Je gagnerais mon procès, mais il n'aurait jamais eu lieu.

J'avais atteint la banlieue. Des matrones obèses et velues entraient dans les boucheries, des femmes sèches, en cheveux, se disputaient devant des pyramides de choux. Était-ce pour elles que j'allais combattre ? Interpellée par les marchands de quatre saisons, j'errais seule et abandonnée, pas seulement devant le monde hostile des mâles, qui n'était pas sans fissures, mais devant les objets les plus usuels, les fruits, les poissons qu'ils me proposaient. Le tube de rouge devenait aussi insolite que le revolver au fond de mon sac. Je cherchais, jusqu'à la hantise, le sexe des objets neutres, de quel côté ils allaient tomber dans le partage final. Vers toi, Philippe, ou vers moi ? Nous nous partagions le monde comme des époux, au moment de divorcer, se disputent les tabourets, une chaise. J'avais vécu à l'aise, jusqu'alors, dans un monde divisé où d'ailleurs abondaient les choses incolores. Il m'apparaissait déchiré... Qu'y avait-il derrière ce combat ? Ne suffisait-il pas à Dieu que la chair et l'âme se combattent en chacun de nous ? Fallait-il que l'âme fût à ce point divisée ? Cette lutte était trop tragique pour qu'on pût désormais plaisanter. Aucune révolution ne valait, en importance, ma découverte. Le monde ira de travers tant que la question du sexe des anges ne sera pas résolue.

Il ne me restait qu'à frapper Philippe afin de me donner tort et rétablir entre nous ce faux équilibre.

Je le surpris alors qu'il parcourait l'usine. Il me plaisait de le frapper dans son royaume d'où, pour avoir mes entrées, je demeurais toujours exclue. Là encore, je trouvais les hommes entre eux. Pris tout entiers par leurs pouvoirs sur les choses, attentifs, ils s'interpellaient durement, mais pour s'entraider. Ils disaient avec ironie : « Ma petite dame » lorsque je m'excusais de les déranger. J'étais plus étrangère pour eux que les barres de métal qui passaient sous leurs doigts. Les ouvriers, Philippe lui-même, parlaient un langage grossier ou technique, tout rempli d'allusions à l'acte d'aimer. Ils parlaient de matrices, de limes, d'éjecteurs et de valves. Je frissonnais devant cette technique glacée que traversaient, pour la rendre un peu plus humaine, des mots de chair et de sang. J'avancais, telle une machine, entre les fraiseuses. Leurs regards suivaient mes mouvements comme celui d'une machine. « Pas bien huilée, ce matin ? », me dit le vieux contremaître. Je m'aperçus que ma hanche était raide... C'était là langage des hommes, sec, précis, froid, tout éclaboussé de passion quand on croit celle-ci disparue. Non, nous ne pourrions jamais nous entendre.

Philippe parut à peine surpris. Je lui laissai le temps de me dire : « Marc vient de me téléphoner... c'est donc vrai ? ». Je visai Philippe avec cet instrument masculin sur lequel s'était ouvert mon poudrier. Je pensai, stupidement, que les empreintes seraient faciles à relever. Mais je ne songeais pas à m'enfuir ou à nier. Je demeu-

rais insatisfaite : c'étaient les chairs secrètes de Philippe que j'aurais voulu, de mes propres mains, écarter. Alors, je l'aurais vraiment, de toute ma haine, de tout mon amour, épousé.

Je n'ai pas tué Philippe. Les femmes ne m'élèveront aucun monument semblable à celui qui se dresse dans chaque village de France: une femme aux yeux de plâtre, au cœur de pierre, qui tient sur ses genoux un soldat. Parfois aussi, elle possède de lourdes ailes de bronze comme pour l'empêcher de voler. Ne croyez pas que ce monument soit élevé à la mémoire de cet enfant qui meurt avec un visage stupide. Il n'est que pour la gloire de cette femme et ce geste que nous aimons : ensevelir le vainqueur. Notre victoire est plus certaine et facile puisqu'elle est toujours la dernière : ramasser les héros vaincus. Les femmes, toujours, tissent les lin-céuls.

Déjà, j'attends que Marc à son tour capitule et, pour en être plus certaine, à cet enfant que ma chair construit, que je façonnerai à ma guise, quel qu'il soit, je donnerai le nom du vaincu. »

ALAIN GUEL.

O N E

Organisation culturelle, éducative et sociale
Revue mensuelle des Etats-Unis d'Amérique

*Articles philosophiques et scientifiques,
récits, poèmes, illustrations*

ONE, 32 South Hill Street, Los Angeles, 12, California, USA.

Abonnement : 1.500 F par an (imprimé)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*.

DER RING

Revue allemande mensuelle

Philosophie - Littérature - Photos

ABONNEMENT : 1 AN : 1400 F

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

DEUX LETTRES, DEUX TÉMOIGNAGES...

Monsieur le Juge,

Je sais que votre devoir est d'instruire un dossier avec la plus grande impartialité, et, pourtant je crois devoir vous parler du cas de mon fils, parce que, sans avoir recueilli certains éléments d'information, comme vous dites dans votre langage judiciaire, vous risqueriez de vous tromper. Gilbert n'est pas un mauvais fils, plus même, il est capable de délicatesse, de sensibilité; est-ce sa faute, s'il est marqué d'un vice dont la signature indélébile marque la plupart de ses actes ? Ecoutez plutôt... Il y a quelques jours, j'étais très inquiète; Gilbert qui n'a que dix-neuf ans, et qui a la correction de m'avertir, lorsque par hasard, il ne rentre pas le soir, n'était pas rentré à la maison, la nuit précédente. A midi, je téléphonai à quelques-uns de mes amis — de ceux que nous voyons le plus fréquemment, pour leur faire part de mes inquiétudes. Tous furent unanimes à me rassurer; mais je sentais quelque chose dans leur voix, qui sonnait faux. Vers 16 heures, un avis m'arrivait d'un Commissariat de Police, un inspecteur que nous connaissions avait eu l'obligeance de me prévenir que Gilbert était retenu au Poste de Police; il était urgent que j'accourusse; il ne pouvait m'en dire davantage au bout du fil; il concluait en me demandant si mon manteau de fourrure n'avait pas disparu de ma garde-robe; je lui répondis que je ne m'en étais pas aperçue, l'essentiel était qu'on me rendit Gilbert. L'Inspecteur n'avait pas raccroché, que je me précipitai dans ma garde-robe... Mon manteau de fourrure avait effectivement disparu. Je remarquai aussi qu'une de mes robes d'après-midi les plus élégantes — de celles qui avaient exalté l'admiration de Gilbert, n'était plus à sa place. Trop préoccupée par l'absence de Gilbert, je ne pensai pas toutefois à apporter à ces détails une importance extrême; « si le Commissaire me fait téléphoner à ce sujet et à celui de Gilbert, c'est sans doute que mon fils les a retrouvés ». Avant de partir pour le Commissariat, je jetai un coup d'œil rapide sur la chambre de ce dernier; tout était en ordre. Gilbert ne quittait jamais sa chambre sans la laisser dans cet ordre parfait et un peu maniaque dont il faisait preuve en toute occasion. Dans le cabinet de toilette, sur la tablette, quelques grains de poudre de riz écrasés et un flacon de chypre entamé disaient le soin que celui-ci prenait de son corps; je distinguai son pardessus posé dans la penderie : « Tiens, pensai-je, il n'est donc pas sorti vêtu comme d'habitude ». J'arrêtai là mes réflexions, et je m'empressai de

prendre un taxi afin d'être exacte au rendez-vous que l'Inspecteur m'avait fixé. Dès mon arrivée au Poste de Police, à des regards curieux, à des sourires étouffés, je distinguai quelque chose d'insolite, tandis qu'on allait me chercher mon correspondant au téléphone. Embarrassée, je regardai la pointe de mes souliers... Un pas rapide me fit me détourner, l'Inspecteur était déjà là : « Ma pauvre amie, me dit-il d'un air apitoyé... Et, il me prit par le bras pour me faire faire quelques pas dans le couloir; saviez-vous que votre fils fût une ... ». je passe sur la cruauté du terme employé. Je lâchai son bras, et je reculai de trois pas... furieuse, prête à me fâcher. « Ne vous révoltez pas; cela ne servirait de rien; les faits sont là... On l'a arrêté dans une râfle dans un établissement spécial (ici le nom d'une « boîte », parisienne, universellement connue); il était habillé en femme, sans doute vêtu d'une de vos robes et de votre manteau de fourrure, et de plus outrageusement maquillé... Maintenant, si vous le voulez, on va vous confronter avec lui... ». J'étais effondrée, littéralement... Comment aurais-je pu me douter... Puis, devant les précisions apportées par l'Inspecteur, force était de m'incliner devant la réalité des faits. Gilbert, malgré sa gentillesse et sa régularité apparente dans son comportement (depuis un an, il travaillait en qualité d'expéditionnaire dans une grande Administration; je suis divorcée et, sans fortune, je vis d'une maigre pension que me fait mon mari), Gilbert me cachait une partie de sa vie. Effrayant comme nous pouvons ignorer le fonds de l'âme de ceux dont nous partageons l'existence. « Voulez-vous le voir ? et surtout le reprendre chez vous ? Alors, il faudra l'accompagner chez le Procureur devant lequel il va être déféré. » Monsieur le Juge qu'eussiez-vous fait à ma place ? Mon fils est mon unique consolation, mon protégé et mon compagnon depuis tant d'années... Malgré tout le ressentiment dont je sentais monter en moi les vagues sourdes, je ne pouvais l'abandonner au seuil de la première incartade; je me réservais de lui faire payer plus tard ma déconvenue... Ne m'accusez pas de faiblesse, ni d'une obscure complicité. La vérité est que peu à peu, je suis parvenue à comprendre les raisons de ce que les médecins appellent la déviation de mon fils... Mais n'anticipons pas... Malgré ma colère, je crois avoir dû me faire violence pour maîtriser la forte envie de rire (d'autant plus forte que j'avais plus tremblé) en apercevant Gilbert pitoyable, avec sa barbe qui faisait une ombre bleue sur ses joues dépeintes et ses yeux rougis par une nuit d'insomnie, revêtu de mon manteau de fourrure; un diadème arraché furtivement de ses cheveux défaits, sortait d'une de ses poches; en me voyant, une rougeur colora ses joues et je crois qu'il aurait souhaité s'enfouir dans le sol si une fissure s'y était ouverte. L'excès de ma stupeur me fit bredouiller... et je ne trouvai rien à lui dire... Mais l'instant d'après, lorsque nous nous retrouvâmes devant le Substitut du Procureur de la République, et que celui-ci me demanda si je consentais à le reprendre, je lus dans les yeux du malheureux gosse, un déses-

DEUX LETTRES, DEUX TÉMOIGNAGES

poir si sincère, et un attendrissement véritable, lorsque j'eus répondu affirmativement à cette question, que je renonçai sur le champ à toutes les sermons que j'avais préparées dans mon esprit... Et que je n'ai exercé aucune mesure de coercition... Seulement nous n'en avons plus jamais parlé... Mais, parfois une lueur d'inquiétude, dans les yeux de mon fils, ou un blémissement de ses joues, me révèlent l'étendue du désastre... Le secret est toujours entre nous; il nous sépare. Monsieur le Juge, m'auriez-vous blâmée, si je vous dis que je n'ai fait aucun reproche à mon fils; je ne lui ai posé aucune question; seulement la mémoire de beaucoup de petits faits m'est revenue... J'essaye de les écarter, comme l'on rejette les impuretés d'une eau trouble... Vous m'accuserez de faiblesse, et, pourtant, maintenant que j'y ai mieux réfléchi, je crois que Gilbert n'est pas plus coupable que beaucoup de jeunes galopins que je vois tourner dans les jupes des filles, qui se donnent des airs arrogants et se croient tout permis parce qu'ils arrivent de temps à autre à coucher avec une fille... C'est la Société qui est ainsi faite qu'un garçon de seize ans, qui *physiologiquement* est constitué comme un homme, ne peut avant de longues années, avant de s'être acquis une « situation », à moins qu'il n'ait beaucoup d'argent, assouvir normalement ses instincts. Il faut donc admettre ce qui est, et fermer les yeux sur beaucoup de choses. Si ses « relations » que la loi qualifie de honteuses, ne sont qu'une solution de compromis, tant pis ! Si mon fils doit conserver sa bonne santé morale, au lieu de sombrer dans la mélancolie ou dans les phantasmes engendrés par le refoulement, tant mieux encore; faute d'argent et d'une situation suffisamment stable pour songer pour lui à un véritable établissement, je ne crois pas que celui-ci soit déshonoré pour avoir honoré d'autres dieux... J'ai tort de parler ainsi; je le sais; je devrais baisser la tête; je devrais accuser les conséquences d'une mauvaise éducation; la défection du père; battre ma coulpe... Je ne vous dirai qu'une chose, aujourd'hui où mon fils passe devant un Tribunal pour voir prononcer sur les conséquences de son geste (Il paraît que dans cette maison, il y avait des mineurs et qu'un d'eux l'a accusé), j'attends de vous le mot le plus beau de tous, dans un domaine qui touche au for intérieur, et à la personnalité de chacun : Indulgence !... Veuillez agréer, Monsieur le Juge, etc..., etc...

.....

Mon cher ami,

Te souviens-tu du temps où nous faisons nos études côte à côte sur les bancs de la Faculté ? J'apprends que tu es aujourd'hui juge à X... Est-ce suffisant pour te demander d'intervenir en la faveur de quelqu'un qui m'est particulièrement cher, puisqu'il s'agit de mon fils... Tu connais sans doute les circonstances de mon mariage, puis de mon divorce; je crois que je n'étais pas fait pour le mariage; après un court essai de vie conjugale avec Mme Simone S... j'ai compris qu'il fallait mieux rompre un lien qui pour l'un

comme pour l'autre de nous ne pouvait apporter que des désillusions... Mon fils a donc été élevé par sa mère... Je le vois de temps à autre aux vacances... Il m'a fait l'effet d'un garçon sensible, un peu taciturne, vaguement efféminé peut-être, sans que je puisse déceler si cette disposition venait d'une trop grande timidité... Aujourd'hui, j'apprends qu'il comparait devant toi pour une inculpation que l'opinion publique considère comme déshonorante.. On parle d'outrages aux mœurs... Que te dire ? Sinon que je n'ai aucune des qualités requises pour faire un confesseur. Tout ce qui touche le domaine moral des hommes me semble devoir être envisagé avec prudence... J'ai été prisonnier de guerre pendant de longues années en Allemagne, et, j'ai pu dans la semi-réclusion des camps, connaître que les hommes ne sont pas des saints... J'ai été officier de Goumiers; au début, j'ai été étonné en découvrant les mœurs des indigènes qui m'entouraient; j'ai très vite appris à connaître que ceux d'entre eux qui avaient pu se choisir un compagnon de leur choix étaient moins lâches, moins fourbes, moins paresseux que les autres, et, j'ai pris vite l'habitude de me désintéresser de ces problèmes qui ne regardent que l'individu et que Dieu. J'espère que tu auras la même conception que moi de la morale et que tu modéreras les balances de ta justice. Crois, mon cher ami, que je serais heureux de te revoir le plus promptement pour bavarder des problèmes et des êtres qui nous sont chers... Reçois l'expression...

Pour copie conforme :

CLAUDE NERISSE.

VENNEN

Revue du Danemark et de la Scandinavie

Parution mensuelle

Photos - Dessins

(articles en danois, allemand, anglais)

Abonnement : 1 an 2 000 F. F. (P. O. Box 809 Copenhague O.)

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'Arcadie.

DEVANT UNE STATUE D'ANTINOÛS

Dans son *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, (Leroux, Editeur, Paris 1897), Salomon Reinach reproduit une quarantaine de statues dites d'Antinoûs conservées dans les musées du monde entier (nues, chlamyde sur l'épaule, à demi-drapées dans l'himation, en Asklepios, Dionysios, Heraclès, Vertumne, Ganymède, Osiris, etc.). Plusieurs sont douteuses quant à l'authenticité, d'autres peuvent aussi bien représenter des Apollon, Adonis ou Narcisse.

Dans le doute une sélection s'impose. Pausanias, dans son *Voyage en Arcadie*, écrit à propos du temple de Mantinée : « Pour moi, je n'ai jamais vu Antinoûs, mais j'ai vu de ses portraits et de ses statues. » (traduit par Gedoyn, 1797, tome 3, page 276).

Il est donc sûr que des statues d'Antinoûs ont été sculptées de son vivant et qu'elles le représentent de façon indiscutable. Nous pouvons être ainsi certains que la statue d'éphèbe exhumée le 13 juillet 1893, par les fouilles de l'école d'Athènes dans les ruines de Delphes, et conservée au musée de cette ville, est vraiment le portrait du favori d'Hadrien.

L'on sait en effet que cet empereur romain, grand admirateur de la Grèce, combla les Delphiens de tels bienfaits qu'ils érigèrent cette statue à son protégé, honoré à l'égal des dieux.

« C'est l'une des plus belles statues d'Antinoûs, et des mieux conservées, écrit M. de la Coste-Messelière dans son livre sur Delphes, (éditions du Chêne, Paris, page 331). L'épiderme du marbre miroite encore de ce luisant de porcelaine que produisait la « ganosis », huile subtile qui pénétrait, blondissait et lustrait le marbre. On enduisait et frottait légèrement mais fréquemment les statues, surtout celles qui recevaient un culte : cet entretien équivalait à un acte religieux. »

Cette constatation confirme encore notre certitude de voir Antinoûs dans l'éphèbe de Delphes. La statue est malheureusement mutilée des avant-bras, mais la tête est intacte. Son « chiasme » est le suivant : jambe gauche active (elle porte le corps) opposée au bras droit passif (on devine par la position de l'épaule qu'il pendait le long du corps). Jambe droite passive (elle plie) opposée au bras gauche actif (il devait être légèrement replié). Un cercle de joncs du Nil ceint la chevelure abondante, bouclée, descendant sur la nuque. La physionomie est celle décrite par Mme Yourcenar dans les *Mémoires d'Hadrien* (Plon, Paris, 1951). « Il a des yeux que l'allongement des paupières fait paraître obliques, un jeune visage large et comme couché (page 163). La moue boudeuse des lèvres s'est chargée d'une amertume ardente, d'une

satiété fixe. » (Ibid.) On pourrait ajouter que le pli soucieux des sourcils exprime une sorte d'angoisse : celle d'avoir bientôt 20 ans, c'est-à-dire la fin de la vie pour l'éphèbe Antinoüs, las de l'existence parce que saturé de tout : amour, honneurs, richesses... dégoût qui fut la vraie cause de son suicide.

Le corps est bien celui d'un éphèbe : « L'âge préféré de l'artiste grec, celui où le jeune homme vigoureux vient d'acquérir la plénitude de son développement, ayant perdu la mollesse et la bouffissure de la première enfance, la gracilité et la gaucherie de la première adolescence, mais avant que la maturité n'ait encore emporté et alourdi les chairs. » (*L'Art en Grèce*, par de Ridder et Deonna. La Renaissance du livre, Paris, 1924, page 117.)

Une seconde statue paraît représenter vraisemblablement Antinoüs à cause de la ressemblance de la tête avec celle de Delphes. C'est l'Antinoüs dit « de Capoue » découvert en 1750 dans l'amphithéâtre de cette ville et maintenant au musée de Naples. Selon l'avis du professeur Maiuri, superintendant des Antiquités de la Campanie, cette statue aurait été sculptée par un artiste de l'époque d'Hadrien qui se serait inspiré du style de Praxitèle. Cependant il est indiscutable que son chiasme est celui du Doryphore, c'est-à-dire le suivant : la jambe droite active qui supporte le corps correspondant au bras gauche actif portant la lance, et la jambe gauche passive qui fléchit correspondant au bras droit passif pendant le long du corps.

Il en est de même pour la statue de Capoue, malgré les apparences. Le bras gauche est actif puisqu'il agit, se plie légèrement et que les doigts sont vivants, souples et gracieux. C'est le bras droit qui est passif car il pend comme celui du Doryphore, en dépit de la main qui serre le tronçon de canne à pêche.

Pourquoi, malgré la ressemblance de ces deux statues, M. Picard (*Manuel d'archéologie grecque. La sculpture. Période classique. IV^e siècle*, première partie, tome 2, page 511, Editions Picard, Paris, 1948), écrit-il : « Le Doryphore eut été tenté peut-être de parler sévèrement ou dédaigneusement aux éphèbes praxitéliens » ?

Il est d'usage, en effet, de considérer les jeunes gens de Praxitèle comme efféminés. Leur hanchement accentué leur donnerait une allure équivoque (?). On pourrait répondre à M. Picard que ni le Saurochtone, ni le Periboetos, ni même l'Hermès plus âgé, ne sont des athlètes comme le Doryphore. Les muscles du porteur de lance sont très apparents et dénotent l'entraînement intensif du penthlatiste. Il possède les bras, les épaules et les pectoraux d'un lutteur, les cuisses, les mollets et le célèbre bourrelet susrotulien du coureur et du sauteur, les obliques du lanceur de disque et de javelot; chez lui les aponévroses abdominales ressortent.

Aucune de ces caractéristiques ne se retrouve chez Antinoüs. Un corps de 19 ans ne peut présenter la musculature d'un athlète qualifié par Pline de « viriliter puer », en opposition au « molliter juvenis ». qu'était le Diadoumenos pourtant plus musclé qu'Antinoüs.

UNE STATUE D'ANTINOÛS

Loin de parler sévèrement ou dédaigneusement à son « Junior », le Doryphore se serait reconnu en lui lorsqu'il avait son âge et l'aurait encouragé à « sculpter son corps », par l'entraînement physique.

L'académie d'Antinoûs constitue en langage sportif un « beau départ ». Sa morphologie le prouve. Il possède sept têtes dans le corps comme le fameux canon de Polyclète, ainsi que les dimensions signalées par Gallien et relatées par le sculpteur Guillaume — voir *Le nu dans l'art grec* du Professeur Richer (Plon, 1928, page 231).

Si l'Antinoûs de Capoue n'est pas un athlète, c'est en tout cas, un garçon, un vrai garçon. Bien que de style praxitélien, il n'est ni le rêveur porteur de l'enfant Dionysios, ni le gosse à la coiffure féminine taquinant un lézard. Il n'est pas davantage le petit satyre un peu polisson découvrant nonchalemment son bas-ventre en « visiteur du soir pour tentations de saints du paganisme » (Picard, *ibid*, page 522). Il n'est surtout pas le mignon dégénéré comme beaucoup sont trop enclins à se le représenter. Il est le prototype de l'éphèbe au front têtue, au regard dur, à la bouche autoritaire, qui n'a rien d'une fille et c'est pourquoi nous l'aimons.

Et, devant sa statue, l'imagination s'exalte. On revoit le favori d'Hadrien, non plus nu mais vêtu de la courte chlamyde, le manteau thrace des cavaliers flottant sur les épaules, le petasos pendu dans le dos, les mollets durs dont les courtes bottes (embadès) font ressortir le galbe, les cuisses nues serrant « à poils » le fougueux pur-sang des haras du Sangarios. Et, aujourd'hui surtout, où l'équitation paraît renaître de ses cendres, nous le revoyons galopant aux côtés de l'Empereur. Ils formaient un beau couple car Hadrien était beau avec sa barbe blonde et son beau profil. Couple homophile idéal et qui avait bien son esthétique.

Nous pouvons même nous représenter ces galopades, ici, chez nous en notre pays de France, sur les chemins de Provence, la « provincia » romaine tellement semblable à la Grèce qu'Antinoûs pouvait y retrouver l'Arcadie de ses ancêtres.

Dans ses voyages à travers l'Empire, Hadrien séjourna à Apta Julia, devenue Apt, en Vaucluse. Il fit réparer le pont Julien construit par César dans la colonie de ce nom et que l'on peut encore admirer sur le Calavon, à l'extrémité du territoire de Bonnieux. Il fit bâtir également deux nouveaux ponts : l'un sur la Doue et l'autre sur le bras du Galavon qui traversait Apta Julia.

Certains auteurs (Ruffier, *Galliae antiquitates*, pages 157 et 158) prétendent même, mais sans preuves, que l'arc de triomphe d'Orange fut élevé en son honneur.

Hadrien caracola donc en Provence. D'après Dion Cassius, il montrait un cheval appelé « Borysthénès ». A sa mort, il lui fit construire un sépulcre et lui éleva une stèle. Or, l'on découvrit à Apt en 1604, en creusant un puits sur la place d'évêché, un marbre noir contenant l'inscription funèbre de Borysthénès (d'après Barjavel; *Dictionnaire du département de Vaucluse*. Devillario, Carpentras 1841. tome 2, page 66).

Tout cela est bien vieux. Cependant le couple Hadrien-Antinoüs restera éternellement jeune en dépit des calomnies et des médisances.

C'est en tout cas le vœu que l'on peut formuler devant la statue du bel éphèbe.

JEAN DE NICE.

EN SOUSCRIPTION

LES AMOURS DISSIDENTES

Roman de 232 pages de BORIS ARNOLD

à paraître début avril 1956

Edition numérotée : 900 F

Edition courante : 525 F

Nous signalons à nos lecteurs la parution du nouveau roman de Stephen HECQUET :

ANNE OU LE GARÇON DE VERRE

Ed. Plon. - 420 F.

VIVE LA SERVITUDE !

Nous avons connu en France, depuis quelques années, une véritable avalanche de littérature homophile qui ne mérite pas toujours l'approbation de ceux qui prennent à cœur la cause de nos semblables. Il est toutefois curieux que, parmi tant de romans qui sont tous, plus ou moins, des confessions, si peu de femmes aient voulu nous révéler les secrets de leur cœur et de leur milieu. Le roman homophile féminin, il semble, est plus anglo-saxon, scandinave ou allemand que latin. On s'étonne donc qu'un roman danois, *The Straggler* (La retardataire) d'Agnete Holk, en dépit du succès qu'il a déjà obtenu en traduction anglaise, chez l'éditeur Arco, de Londres, n'ait pas encore attiré l'attention d'un éditeur parisien. Malgré ses défauts, ce roman qui reste hélas, médiocre, comblerait en effet, auprès de nombreuses lectrices de langue française, une lacune importante.

The Straggler est la chronique d'une vie de femme homophile typiquement allemande ou scandinave. Vita Storm est fille d'une mère divorcée. Elle a été élevée dans un milieu bourgeois où elle n'a eu que rarement l'occasion de frayer avec des hommes. Sa mère, femme d'un certain âge qui vit très retirée, comprend la nature de sa fille, mais ne peut que la conseiller selon les principes d'une moralité traditionaliste.

Lorsque Vita rencontre Hilda Hartmann, c'est tout de suite une grande passion. La famille de Hilda, bien plus modeste, réserve d'abord à Vita un accord assez maussade, mais s'habitue peu à peu à sa présence, jusqu'au jour où l'on comprend enfin que les deux jeunes filles ont une liaison. Les parents de Hilda font alors tout leur possible pour décourager cet amour. On pousse Hilda à se marier, et elle le fait surtout pour avoir un enfant, puisqu'elle pense que c'est ce qui lui manque le plus dans sa vie avec Vita. Quelques années plus tard, son mari abandonne Hilda, la laissant seule avec un enfant de six ans qui tombe malade et meurt.

C'est alors que Vita et Hilda se réconcilient et vont vivre ensemble en Allemagne, où Vita a fait carrière, pour y être tranquilles. Plus tard, elles rentrent au Danemark, et s'y établissent dans une ville de province, dans la maison de la mère de Vita. Là, une fille du village meurt en couches, et Vita a alors une idée de génie : elle demande aux grands-parents du bébé de leur laisser celui-ci en garde, ce qu'ils acceptent tout de suite. A partir de ce moment, Hilda cesse d'être obsédée par les souvenirs de son mariage et de son enfant mort, et ne résiste plus aux penchants qu'elle avait d'abord ressentis pour Vita.

Telle est la leçon psychologique que nous enseigne ce roman assez simpliste mais, au fond, plein de bon sens. Il est vrai que

l'intrigue se complique, lorsque l'auteur nous décrit la vie de Vita et Hilda à Berlin, où Vita a fait carrière dans les affaires. Elles y fréquentent certains bars homophiles, où Vita rencontre une Natasha qui ressemble, ma foi, à bien d'autres Natashas de Montmartre ou de Saint-Germain-des-Prés. Elle est, en effet, artiste dans une boîte de nuit lesbienne qu'elle abandonne pour venir vivre avec Vita, qu'elle abandonne aussi, quelques mois plus tard, pour se mettre en ménage avec une autre. Et il y a aussi Irène, fille d'un grand propriétaire terrien, de l'aristocratie allemande, qui avait également vécu avec Vita, mais l'a abandonnée au bout d'un an pour rentrer chez elle et se marier.

Grâce à ces diversions, Agnete Holk nous fait connaître le milieu des femmes seules de Berlin, entre les deux guerres et surtout avant l'avènement d'Hitler, c'est-à-dire à l'époque où Berlin était vraiment, pour les homophiles des deux sexes, la capitale la plus libre d'Europe. En dépit de cette liberté, certaines lectrices françaises estimeront le milieu qu'on y découvre bien peu sympathique, trop petit bourgeois, vulgaire et matérialiste. Tout cela n'a pas l'élégance et l'esprit de Paris, et l'on peut aussi se contenter, dans un milieu qui nous offre d'autres valeurs durables, de moins de liberté.

JACQUELINE B. DES ROSIERS.

“ HOMMES ”

ALBUM DE 75 PHOTOS ENTIÈREMENT INÉDITES
N'AYANT JAMAIS PARU DANS AUCUNE REVUE DU MONDE
Format 18×27 - Photo au recto - Papier couché

DEMANDEZ CET ALBUM A *ARCADIE*
ou à votre Libraire habituel

Prix : 1 500 F envoi sous pli fermé
Etranger : 2 000 F pour le recevoir comme lettre.

L'INDIFFÉRENT

Roman

par

ANDRÉ PERRIN (1)

Ce nouveau roman de M. André Perrin risque de déconcerter plus d'un lecteur enthousiaste de *Mario*.

Il serait certes abusif d'exiger d'un auteur qu'il se limite à un seul genre, à une seule source d'inspiration. Mais ce qui peut décevoir, c'est que justement le jeune Michel, l'« indifférent », semble à tout moment côtoyer le sentier où nous avons si longuement suivi Mario et son ami Gilbert, et que jusqu'au bout, pourtant, il reste dans cette espèce de no man's land de l'indifférence et de la froideur.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Sans doute l'adolescent est à la croisée des chemins, et plus d'un élément permettrait de penser qu'il risque de devenir plus tard homophile. D'autant que, si le roman nous décrit ses réactions devant des attaques venues du monde féminin, nous restons dans l'ignorance de celles qu'auraient déclenchées des avances masculines.

Pourtant, il faut revenir au terme que j'employais plus haut, à ce no man's land où Michel vit en dehors de toute humanité quelle qu'elle soit, peut être parce que le monde éprouve en face de lui, en face de sa beauté « inconcevable », une impression d'immatérialité, accentuée par sa « glaciale insensibilité », mais surtout par ce que lui-même, replié en un narcissisme exacerbé, se refuse à tout contact humain et se retranche ainsi de la communauté de ses semblables.

Position assez fréquente chez l'adolescent, phase transitoire du développement de sa personnalité, mais ici poussée à l'extrême. à un extrême qui peut paraître parfois forcé. Mais tous les « types » humains décrits dans la littérature, ne doivent-ils pas cristalliser en eux-mêmes les éléments divers contenus dans des centaines d'êtres différents, et dont l'assemblage constitue justement le « type » ?

D'ailleurs, l'« indifférent » reste malgré tout humain, en ce sens

(1) Editions Julliard. 390 F.

que son insensibilité est plutôt une façade qu'une réalité, une auto-défense contre les tentatives de l'extérieur pour violer son moi; sa panique irréfléchie devant les avances d'une femme audacieuse, son besoin encore puéril de reprendre contact avec la réalité par l'intermédiaire d'objets hétéroclites qui constituent son trésor, tout cela fait de lui, plutôt qu'une statue glacée de l'indifférence, un être de chair et de sang, muré seulement en lui-même, bien plus par une pudeur malade que par un orgueil démesuré.

ALAIN.

LE DIABLE AUX TROUSSES

Roman

par

SUZANNE MESROUZE (1)

Ce roman se situe dans cette seconde moitié du *xvii^e* siècle, où le jeune Roi Soleil, encore dans la courbe ascendante de son règne, entraînait la foule de ses courtisans dans un tourbillon de fêtes somptueuses et de chevauchées victorieuses. La narratrice, partie toute jeune de son village natal, parvient, par suite d'aventures extraordinaires, à une situation qui lui permet de frayer avec les gens de la plus haute noblesse.

Tout cela est raconté dans un style alerte et piquant, avec une verve qui ne dédaigne pas, de-ci, de-là, quelque gauloiserie.

Mais *Le Diable aux trousses* ne serait qu'un roman divertissant au même titre que tant d'autres romans d'aventures à trame historique, si les hasards de sa vie n'avaient conduit Adélaïde Parpagnac à vivre un temps au château de Saint-Cloud, au service de Monsieur, frère du Roi.

Et nous assistons là à des scènes que la grande Histoire ne rapporte pas, mais qui n'en sont pas moins véridiques, et qui d'ailleurs, provoquent de la part de la jeune Adélaïde, des réflexions fort compréhensives et pertinentes.

Etat d'esprit peut être anachronique, surtout chez une femme, aussi émancipée soit-elle. Mais après tout, notre héroïne ne risque pas de scandaliser ses contemporains. Et si la lecture de ce roman, qui doit intéresser la grande masse des lecteurs moyens, pouvait aider à répandre, chez nos contemporains, des idées larges sur un problème si souvent mal posé, défiguré par une presse avide de scandales, nous devrions en remercier Mme Suzanne Mesrouze.

Ce succès seul suffirait à classer son roman au-dessus des œuvres similaires.

(1) Editions du Scorpion. 585 F.

ALAIN.

MATTACHINE REVUE

Présente tous les problèmes humains et particulièrement celui de l'homophilie sous ses aspects légal, médical, social, religieux et culturel.

Articles en langue anglaise • Publication bi-mensuelle

1 350 F par an - envoi imprimé.

P. O. Box 1925, Los Angeles 53, California, U.S.A.

On peut s'abonner par l'intermédiaire d'*Arcadie*

RESTAURANT LA BONNE TABLE

CHEZ CHARLY

9, rue d'Argenteuil — PARIS 1^{er}

Métro : Palais-Royal - Pyramides

RIC. 90-07

SES MENUS TOURISTIQUES A DES PRIX RAISONNABLES

A 460 F ET 690 F

OU A LA CARTE AVEC SES SPÉCIALITÉS D'ALSACE

CADRE AGREABLE

English Spoken

Man Spricht Deutsch

